282 Novembre - Décembre 2015

8,50 €

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

ÉDUQUER QUAND ON PEINE À TRANSMETTRE

Au pied du mur
L'éveil de la foi
Parents, qu'avons-nous transmis ?

COMMUNAUTÉ
MISSION DE FRANCE

Sommaire

282 - 2015

ÉDITORIAL
Pierre GERMAIN 1

EDUQUER, C'EST FAIRE ENTRER EN RELATION
Xavier NUCCI 3

AU PIED DU MUR
Isabelle YON 11

UNE ÉCOLE DE LA RÉUSSITE POUR TOUS
Marie-Aleth GRARD 17

LE CONSEILLER PRINCIPAL D'ÉDUCATION, UNE SORTE DE JARDINIER ?
Patrick HUBERT 21

ECOUTER, COMPRENDRE, FORMER
Annie et Jean-Yves MILLOT 27

PERMETTRE À L'ENFANT D'ACCÉDER AU MONDE
Marie DERAIN 31

ÉDUQUER, C'EST DIRE : « PRÉSENT ! »
Frère André-Pierre GAUTHIER 37

« TRANSMETTRE UNE FAÇON D'ÊTRE ET DE FAIRE »
Jean-Mark GUÉRIN 43

L'ÉVEIL DE LA FOI
Gersende de VILLENEUVE 49

UN ESPACE PASTORAL DANS UN LYCÉE TECHNOLOGIQUE
Gilbert ROUX 53

IMPASSES ET NOUVELLES PISTES POUR L'INITIATION CHRÉTIENNE DES JEUNES
Monique BAZIN BILDSTEIN 59

PARENTS, QU'AVONS-NOUS TRANSMIS ?
Nadine et Denis ROUCOU 65

RÉSONANCES : ECCE HOMO
Alain Le NÉGRATE 71

1 LIVRE, 1 AUTEUR : *POUR UNE ENFANCE HEUREUSE*
Présenté par Marie-Odile PONTIER 77

Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

« Les enfants nous échappent… » : ce constat fréquent dit le sentiment que nous ne parvenons plus à transmettre aujourd'hui comme cela a pu se faire auparavant. Les parents, les enseignants ou les catéchistes sont à la peine. Que signifie alors éduquer si nous peinons à transmettre ?

Au travers des nombreux témoignages de parents, d'enseignants, d'animateurs scouts ou de pratiquants de la catéchèse que nous avons sollicités, ce mot est décliné de diverses manières, fixant tantôt les objectifs, tantôt des points de méthode, tantôt les deux à la fois.
Par ailleurs, ces témoignages nous sont livrés, tantôt chargés du poids et du concret de l'expérience, tantôt en se risquant à extraire quelques orientations majeures de la gangue expérimentale. C'est un témoignage de ce dernier type que nous vous proposons de lire en premier.

Xavier Nucci nous propose 3 objectifs, qui sont - selon lui - autant de défis et de clés de réussite d'un projet éducatif, et dont le premier est de permettre à l'éduqué d'acquérir la capacité d'entrer en relation avec les autres, avec lui-même, avec le monde.

Suit le témoignage d'Isabelle Yon, professeur principal d'une classe de terminale qui, les premiers jours de rentrée, est contrainte d'affronter les difficultés qui se présentent à elle, tant côté élèves que côté enseignants et de tenter de répondre aux attentes et aux espoirs des uns et des autres. Un véritable casse-tête !

Ainsi fonctionne l'éducation nationale, que tous les gouvernements successifs ont à cœur de réformer.
Marie-Aleth Grard a présenté en mai dernier, un rapport devant le Conseil Economique, Social et Environnemental : « L'Ecole de la réussite pour tous ». Elle nous fait pénétrer dans quelques-unes des arcanes de ce rapport.
Puis viennent deux témoignages, celui de Patrick Hubert et celui de Jean-Yves Millot, éducateurs en milieu spécialisé. Ils enrichissent la palette des équivalents au mot « éduquer ».

Retour sur deux contributions plus réflexives, celle de Marie Derain et celle d'André-Pierre Gauthier. La première, pour vérifier les orientations majeures exprimées jusque-là, les compléter, voire les infléchir. Pour introduire, surtout, à côté des enseignants, les familles et les tiers-lieux éducatifs, qui sont autant de répondants permettant aux jeunes de mieux comprendre et de s'impliquer dans la vie de la société dans son ensemble.
La seconde, pour associer à la construction de sa stature humaine, l'interpellation de la foi qui lui est signifiée par des témoins à portée de main.

Sur ce deuxième volet, quatre témoignages vous sont proposés.
Jean-Marc Guérin nous parle de ce qu'il retient de sa pratique du scoutisme.
Monique Bildstein, adjointe en pastorale scolaire, nous rappelle les orientations catéchétiques récentes de l'Eglise, les unes fécondes, d'autres moins.
Gersende de Villeneuve, avec un pied dans la catéchèse ordinaire et un pied dans l'animation de chantiers « P'tits philosophes » avec les enfants de primaire publique, nous fait entrer au cœur de ce que peut être un « éveil à la foi ».
Gilbert Roux nous introduit dans ce lieu de rencontre qu'est un espace pastoral dans un lycée technique.

Pour conclure, le témoignage de Denis et Nadine Roucou, parents de jeunes adultes, qui tentent de réfléchir sur ce qu'ils ont apporté à leurs enfants.

En bouquet final, deux échos :
« Pour une enfance heureuse », présentée par Marie-Odile Pontier.
« Ecce homo» présenté par Alain Le Négrate.

Bonne lecture !

Prochains thèmes :

n° 283 Serviteurs de la Parole
n° 284 Honte, culpabilité, responsabilité

Eduquer, c'est faire entrer en relation

Par Xavier Nucci

Xavier NUCCI, jésuite, est responsable d'une communauté de trente cinq jésuites à Paris, ainsi que délégué du Provincial des jésuites de France pour la formation.

Il collabore avec le CERAS (Centre de Recherches et d'Actions Sociales) sur les questions d'éducation en monde populaire.

Durant ces onze dernières années, j'ai travaillé comme formateur dans le Centre d'Études Pédagogiques Ignatien. Ce centre a pour fonction d'accompagner des établissements partenaires, issus de différentes tutelles ayant en commun la spiritualité ignatienne (Compagnie de Jésus, Compagnie Marie Notre Dame, Sœurs du Sacré Cœur de Jésus…).

Cette mission m'a donné l'opportunité d'être en contact avec des dimensions extrêmement variées du monde de l'éducation. Sans faire une liste exhaustive, j'ai ainsi pu accompagner des Conseils de direction ou d'administration de différents établissements de l'Enseignement Catholique, tout en travaillant dans les domaines de la pastorale ou de la pédagogie, que ce soit au niveau du primaire, du secondaire (général

ou technique et professionnel) ou encore dans le supérieur, en lien avec le réseau des écoles d'ingénieurs ICAM. Ce travail m'a mis, de même, en contact, non seulement avec des établissements congréganistes mais aussi diocésains, puisque, ces deux dernières années, j'ai collaboré au travail d'écriture d'orientations diocésaines pour les établissements de la Seine Saint Denis.

Un lieu central de notre société.

Sans avoir jamais travaillé auparavant dans le monde de l'éducation, j'ai pu ainsi le découvrir dans ses facettes les plus variées et rencontrer des interlocuteurs très différents. L'impression dominante que je garde de ces onze années est d'abord d'avoir pu être placé en un lieu central de notre société, un véritable observatoire où se croisent toutes les problématiques qui agitent la France d'aujourd'hui. Loin d'être un sanctuaire, situé à part derrière ses hauts murs, l'école est traversée au cœur par toutes ces questions. C'est ce qui explique qu'elle soit si souvent mise sur le devant de la scène par les médias. C'est aussi ce qui doit nous rendre prudents quand nous en parlons, pour éviter tout simplisme face à une telle complexité…

Ce point central que représente l'éducation dans nos sociétés modernes a été fort bien perçu par la philosophe Hannah Arendt. Dès 1958, dans un texte qu'elle a appelé « La Crise de l'éducation » elle écrivait déjà :

« Ce qui nous concerne tous et que nous ne pouvons donc esquiver sous prétexte de le confier à une science spécialisée – la pédagogie – c'est la relation entre enfants et adultes en général (…) L'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité et, de plus, le sauver de cette ruine qui serait inévitable sans ce renouvellement et sans cette arrivée de jeunes et de nouveaux venus. C'est également avec l'éducation que nous décidons si nous aimons assez nos enfants pour ne pas les rejeter de notre monde, ni les abandonner à eux-mêmes, ni leur enlever leur chance d'entreprendre quelque chose de neuf, quelque chose que nous n'avions pas prévu, mais les préparer d'avance à la tâche de renouveler un monde commun. »

Plus que jamais ce texte me paraît être d'une

brûlante actualité.

Pour ne pas tomber à mon tour dans les simplismes, je voudrais vous proposer de regarder d'un peu plus près quelques défis pour l'éducation de demain. J'en retiens seulement trois, parmi beaucoup d'autres que je pourrais aborder.

A ceux des lecteurs qui souhaiteraient aller plus loin dans l'étude de la situation scolaire aujourd'hui en France, je préfère les renvoyer à l'excellent travail qui a été fourni par la Cour des Comptes en mai 2013, dans un texte intitulé (de manière assez maladroite, malgré tout) : « Gérer les enseignants autrement ». Ce document est accessible in extenso sur internet, notamment sur le site de la Cour : www.ccomptes.fr. Et sur les questions éducatives, je vous conseille l'excellent ouvrage rédigé par Edgar Morin pour l'Unesco : « Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur ». Ce document se trouve en accès libre sur le site de l'Unesco.

Devenir une personne, un être en relation

Le premier des trois points que je souhaite aborder a trait à ce que, dans le langage de la tribu ignatienne, nous appelons la cura personalis, le soin (ou le souci) de la personne.

Cette attention part du constat que tous nous naissons « individu ». Chacun de nous est un être unique, individué, différent de tous les autres par son patrimoine génétique, son milieu social, culturel, familial… En revanche, nous avons à devenir « une personne », c'est-à-dire un être en relation. Ce n'est pas donné à la naissance. C'est tout le sens de l'éducation et c'est le travail de toute une vie. Le mot é-ducation vient en effet de « ex ducere » que l'on peut traduire par « conduire, guider hors de ». Mais « hors de quoi ? » si ce n'est hors de l'enfermement de l'être humain sur lui-même, afin de le conduire très progressivement et très précautionneusement à entrer en relation. Une relation qui prend une forme triple :

La **relation à soi-même**, d'abord. C'est tout l'apprentissage que l'être humain va faire de la connaissance de lui-même, de sa vie intérieure

par l'apprivoisement progressif de ses émotions, de son affectivité…

La **relation aux autres**, ensuite. L'enfant va devoir entrer, petit à petit, dans l'apprentissage complexe des relations avec ceux qui l'entourent : ses parents, les autres membres de la famille, le cercle s'élargissant progressivement par l'expérience de la vie à la crèche, à l'école…

Il aura à découvrir qu'il n'est pas simplement un être « à côté » des autres ou « comme » les autres, mais qu'il est appelé à devenir un être « avec » les autres et, le plus possible, un être « pour » les autres.

La **relation au monde**, enfin. Pour l'enfant, cela passera par la découverte du savoir qui lui permettra, petit à petit, d'entrer dans la prise de conscience et la compréhension de la complexité des choses, sans pour autant s'y perdre. Cela afin de lui permettre de découvrir, pas à pas, la manière dont il va pouvoir se rendre présent à ce monde, dans sa vie personnelle, familiale mais aussi par son travail et ses activités…

Pour que le petit d'homme apprenne à se risquer dans cette relation avec lui-même, avec les autres et avec le monde, il faut qu'il rencontre des personnes qui aient consenti à suivre déjà pour elles-mêmes ce chemin et qui puissent le guider à son tour, avec bienveillance et exigence. Cela demande un apprentissage étape par étape, qui donne à l'enfant, puis au jeune, de prendre progressivement confiance en lui, dans les autres et dans ce monde.

Avoir foi en l'homme, en soi-même, en la vie et en ce monde, et transmettre cette foi à celles et ceux qui nous sont confiés, voilà une tâche essentielle et urgente pour notre temps. La foi dans le Dieu de Jésus Christ ne se transmettra qu'ainsi, sinon, elle demeurerait artificielle et désincarnée.

Une attention à la vie intérieure

Un deuxième point d'attention porte sur la question très spécifique de l'attention à la vie intérieure.

Dès le début de mon travail avec des équipes

de professeurs, j'ai été frappé d'entendre combien, partout, un même constat est fait quant à la difficulté pour les jeunes de se concentrer, de rester silencieux… Ce problème dépasse largement la question de l'éducation dans les familles et dans les écoles de la République. Il manifeste plutôt la difficulté que nous avons aujourd'hui à vivre le plus pleinement possible dans toutes les dimensions de notre être, quel que soit notre âge.

Bernanos a fort bien pointé ce danger quand il écrivait : « *Je crois, je suis sûr, que beaucoup d'hommes n'engagent jamais leur être, leur sincérité profonde. Ils vivent à la surface d'eux-mêmes et le sol humain est si riche que cette mince couche superficielle suffit pour une maigre moisson qui donne l'illusion d'une véritable destinée.* »

Ce malaise profond ressenti par beaucoup d'adultes et ignoré ou refoulé par une majorité d'autres, va se traduire dans une recherche en tous sens de spiritualité, développement personnel, coaching, accompagnement psychologique, etc…

Avec de nombreux sociologues, je suis enclin à penser que ces phénomènes sont liés au rythme de vie qui a une incidence forte sur le comportement des enfants, très sollicités dès leur plus jeune âge. L'ennui, ou le simple fait de se retrouver seul avec soi-même est devenu, plus que jamais auparavant, l'ennemi à combattre à tout prix. Ce problème n'est pas d'aujourd'hui, bien sûr : il est inhérent à notre condition humaine.

Pour s'en convaincre, il n'est que de relire ce qu'écrivait le philosophe Blaise Pascal dans ses « Pensées » publiées en 1670 : « *Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre* ». Cette tendance naturelle chez l'homme à se fuir lui-même dans l'occupation et le divertissement, l'enfant va s'y trouver pris lui aussi très spontanément, à la suite des adultes.

En fait, ce qui est le plus préoccupant dans tout cela, c'est l'influence qu'exerce une part de notre société, qui va flatter, pour des motifs commerciaux le plus souvent, cette tendance

chez les plus jeunes, en leur donnant les moyens de la contenter sans jamais la satisfaire. La surstimulation est devenue un mode de vie : la multiplication des médias (télévision, internet, différents modes d'écoute de musique et de visionnement de films...) participe de cela. Mais aussi, le rapport à la vitesse, à la saturation d'images vont dans ce même sens.

Il devient alors d'autant plus difficile pour les enfants d'entrer dans un monde intérieur, dans lequel ils sont de moins en moins introduits par les adultes, confortés qu'ils sont, au contraire, dans la tendance inverse qui les pousse vers des activités tout extérieures.

Depuis huit ans, le Centre d'Etudes Pédagogiques, pour lequel je travaillais, a mis en place une pédagogie d'éveil à la vie intérieure. Celle-ci a pu être expérimentée progressivement par différents établissements partenaires, depuis les classes maternelles jusqu'à la fin du primaire. Nous sommes passés, depuis cette année, au niveau secondaire dans l'établissement jésuite de Toulouse. Ce sont aujourd'hui plus d'une quinzaine d'écoles qui s'inscrivent dans cette démarche visant à sensibiliser les professeurs et les éducateurs à cet univers intérieur. Les fruits que nous constatons sont très encourageants.

Pour résumer notre approche, nous reprenons volontiers dans nos formations cette phrase d'Ignace de Loyola, extraite de ses Exercices Spirituels où il écrit : « *Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui satisfait et rassasie l'âme, mais de sentir et goûter les choses intérieurement* ». Comment passer de méthodes qui favorisent la transmission de savoirs à d'autres qui fassent entrer dans une véritable connaissance intérieure ? Nous avons tous connu ces professeurs qui nous ont permis de vivre ce passage entre un savoir restant en extériorité, au niveau de l'intelligence, vers cette connaissance qui rejoint le cœur, en nous faisant vivre ce « *sentir et goûter* » intérieur.

Mettre en lien nos cultures différentes.

Mon troisième et dernier point porte sur la question des influences des différentes cultures sur le jeune. Jusqu'à récemment, tout être humain n'était marqué principalement que par une

seule culture, celle de son lieu d'origine. Il n'en va plus de même aujourd'hui. Nous sommes tous traversés par plusieurs cultures.

On peut énumérer les principales d'entre elles : celle de la société française (que l'on qualifie parfois de « culture dominante ») que l'école est chargée de transmettre par l'apprentissage des auteurs, des grandes figures historiques... Mais, en parallèle, le jeune enfant va se trouver très tôt confronté aussi à d'autres formes de cultures qui vont profondément l'influencer, avant même qu'il aille à l'école : la culture des médias (souvent appelée « culture de masse » qu'il reçoit par la télévision, la radio, le cinéma ou internet et qui lui font connaître d'autres figures, de chanteurs, d'acteurs... cette fois). La dernière, et non la moindre, étant la culture numérique qui va le mettre en lien avec les réseaux sociaux et différents lieux d'apprentissage qu'il ne croisera jamais à l'école. Pour peu que cet enfant soit d'origine étrangère, habite en banlieue ou dans les beaux quartiers, il sera également marqué par d'autres influences culturelles.

Cette multiplicité requiert une attention toute particulière pour les faire dialoguer en chacun de nous, notamment par la prise de conscience progressive de leur existence et un apprentissage de l'esprit critique par rapport à chacune d'entre elles.

Un enjeu très urgent et actuel de l'éducation aujourd'hui est donc d'inventer de nouvelles manières de mettre en lien ces cultures afin qu'elles puissent s'enrichir les unes les autres et non pas s'opposer ou se combattre, comme c'est trop souvent le cas encore.

J'ai bien conscience que d'autres thèmes auraient pu être abordés, à commencer par celui de l'évolution nécessaire du métier d'enseignant. Mais, il me semble qu'en filigrane des trois questions que j'ai traitées, ils se trouvent sous-jacents. L'éducation est bien, comme l'a affirmé en son temps Hannah Arendt « le » point (il n'y en a pas d'autre) où se décide si nous sommes prêts à renouveler ce monde commun avec la génération qui vient, ou à l'abandonner à son sort et assumer le passif (écologique notamment) que nous lui laissons.

C'est dire tout l'enjeu.

Au pied du mur.

Par Isabelle Yon

Isabelle enseigne la philosophie au lycée E. Zola de Wattrelos. Elle est membre de la communauté Mission de France et appartient à l'équipe d'engagement missionnaire de Lille.

Mi-septembre 2015, la fatigue se fait déjà sentir au lycée.

Premières absences du côté des élèves. Le rythme est très difficile à prendre et à tenir. Il faut rester attentif six à neuf heures certains jours, pour les moins chanceux. Et les toutes premières évaluations ont déjà rendu leur verdict avec des résultats rarement à la hauteur des espérances qu'ils formaient pour eux-mêmes ; le rappel à la réalité est dur et inquiétant. Pourtant, quelques semaines plus tôt, ces jeunes avaient tous le désir de réussir leur année et leur bac. A peine un mois après, ils savent que leurs belles résolutions sont impossibles à tenir ! Ils se promettaient de relire leurs cours régulièrement, de faire des fiches… et ils ne l'ont pas fait. Quant à la trêve estivale, elle n'a pas eu d'effet magique :

les films vus en VO pendant les vacances n'ont pas fait d'eux des dieux en langues étrangères, et à force d'entendre leurs proches mêler les « si » et les « ré » (si je serais…), leur syntaxe est toujours hésitante, sans parler de l'orthographe souvent déplorable. Ils sont en Terminale littéraire à Wattrelos, à la cité scolaire E. Zola.

Du côté des enseignants, l'énergie des premiers jours faiblit elle aussi. Certaines classes s'avèrent ingérables, et la machine à café est le témoin des premiers ras-le-bol : on fait de la garderie (surtout au lycée professionnel où les collègues sont désarçonnés par des élèves qui refusent de s'asseoir, de sortir, de lâcher leur téléphone portable, et les insultent à l'occasion…). Cet été, pourtant, plusieurs ont préparé des cours, des projets ; ils ont renoué avec leur vocation : élever leurs élèves, les conduire hors du déjà connu, partager le trésor culturel dont ils sont eux-mêmes héritiers et qui nourrit leur existence. Mais le réel résiste, et l'appel à la croisade républicaine ne fait pas recette. Comment garder confiance en ces jeunes, en leur capacité d'intelligence et de résilience quand tout crie que c'est fichu ? Comment s'aimer soi-même quand on exerce une tâche qui semble vaine ?

La Terminale littéraire, millésime 2015

Les collègues qui enseignent dans la classe de TL dont je suis « professeur principal » ont commencé à me rapporter leurs difficultés : vague de bavardage qui enfle, manque de concentration et de travail personnel, gamineries… Je dois moi-même m'adapter aux capacités de travail réduites de la classe le lundi après-midi, de 14 à 16h, alors que les élèves viennent d'avoir leurs deux heures hebdomadaires de littérature, qui font suite à une pause méridienne de trente minutes seulement, à une heure d'histoire et à deux heures de sport (demi-fond pour la moitié d'entre eux !). Les conditions d'enseignement ne sont pas les meilleures, et la classe est nombreuse : ils sont 34 ! Que faire ?

Un lundi, après mûre réflexion, hésitation, je me lance. Je m'adresse à la classe pour faire un premier bilan que j'ai pris soin de préparer. J'énumère les difficultés : les leurs et les nôtres. Je souligne qu'il n'appartient pas aux

enseignants de modifier les exigences de l'examen parce qu'elles sont nationales, et qu'aucun d'entre nous n'a de décharge parce qu'il a une classe nombreuse. A titre d'exemple, corriger leurs copies me demande 17 heures de travail. Elèves et enseignants sont tous dans le même bateau ! Aussi, afin que nous passions tous une bonne année, nous leur proposons de constituer deux groupes qui travailleront en pédagogie différenciée :

- groupe 1 : on prend son temps (selon la disponibilité de chacun au travail, à l'écoute, à la réflexion) et on prend du bon temps parce qu'on n'est pas des machines… On prépare le bac en deux ans, en s'engageant à faire dans l'année la moitié du programme.

- groupe 2 : on s'accroche, on se donne l'obligation de travailler, même en cas de fatigue, d'emploi du temps mal fichu, de notion pas très «fun»… On prépare le bac dans l'année.

L'étonnement passé, je leur distribue une feuille et prends leur candidature pour l'un ou l'autre groupe, assortie de leurs motivations. Je leur dis que nous déciderons de la légitimité de leur choix avec les collègues - que j'ai pris soin de prévenir ainsi que le conseiller d'éducation et la direction.

Le soir même, je dépouille leurs réponses : tous, sauf une élève qui ne sait pas, souhaitent préparer le bac en un an parce qu'ils s'en jugent capables, qu'ils veulent que leurs parents soient fiers d'eux, qu'ils sont déjà trop âgés et pressés d'en finir avec le lycée… Certains applaudissent l'initiative parce qu'ils souffrent du bruit, certains font amende honorable en avouant qu'ils contribuent au bruit de fond, en reconnaissant les contradictions de leur attitude, d'autres sont inquiets parce qu'ils ont déjà un projet post-bac… Tous ont vraiment cru que nous pouvions mettre en œuvre ce genre de dédoublement (« on aura tout vu dans ce lycée »), et tous ont pris conscience de la dimension systémique de la classe : l'attitude de l'un a une incidence sur celle de l'autre, tous les composants sont en relation et interagissent les uns avec les autres.

Le lendemain, je félicite les élèves de leur choix et de leur courage d'opter pour le bac

en un an. J'insiste sur le fait que nous sommes entre personnes sensées, capables de réflexion et d'initiative, qu'ils peuvent aussi faire des propositions, que nous allons essayer des manières de faire, mais qu'il faudrait nous réajuster régulièrement les uns aux autres. Certains collègues essaieront de faire un plan de classe, d'autres des propositions de travail en groupe… Pour finir, je leur communique une feuille de calcul de leurs points au bac. « Vingt-huit points de retard, Madame, est-ce que c'est rattrapable ? » et je leur distribue les résultats de leur premier devoir surveillé : j'ai mis une note provisoire. Nous avons trois séances de travail en groupe pour améliorer leur savoir-faire. Inutile de préciser combien ils sont motivés.

Bilan provisoire et enseignements

Rien n'est définitivement résolu bien sûr. Tout peut sembler dérisoire. Mais nous disposons d'un nouveau contrat social pour continuer à inventer les relations d'enseignement que nous tissons ensemble. Il ne faudrait pas voir dans cette « invention pédagogique » une recette reproductible : je pouvais me permettre cette démarche parce que je connaissais déjà les élèves et qu'il y avait entre nous une relation de confiance ; je ne craignais pas, par exemple, qu'ils y voient un mensonge ou un abus de pouvoir. Il faut y voir un effort pour montrer aux élèves et aux collègues qui en douteraient qu'il y a toujours quelque chose à inventer dans le cadre contraint qui est le nôtre.

Ma conviction est triple :

1) il existe toujours une marge de manœuvre pour redresser la barre à condition d'accepter, humblement, de n'avancer que millimètre par millimètre, parce qu'on ne change pas les personnes par décret volontariste.

2) l'impératif du succès à l'examen, que j'ai amplement conscience d'avoir agité, cette fois-ci, ne suffit pas à la réussite scolaire ; par-delà les nécessaires compétences, il faut une estime de soi pour accepter d'avoir à apprendre, c'est-à-dire de ne pas savoir et de commencer par échouer, et il faut une motivation qui prend sa source dans des

expériences de réussite. C'est en espérant contribuer à cette alchimie subtile que nous proposons à ces élèves un projet de lecture, d'écriture et de théâtre « Antigone - le 4ème mur[1] ».

3) la responsabilité de l'enseignant, c'est de chercher à susciter le désir de l'élève de se hisser hors du déjà connu, pour élaborer quelque chose de neuf qui sera notre culture commune. La tâche est interminable... et nous requiert tout entier, mais elle est passionnante.

1. Du nom du livre de Sorj Chalandon, Le quatrième mur, éditions Grasset, 2013.

Une école de la réussite pour tous

Par Marie-Aleth Grard

Marie-Aleth est vice-présidente d'ATD Quart Monde et, à ce titre, elle siège au Conseil Economique, Social et Environnemental. Elle a été rapporteure de l'avis « Une école de la réussite pour tous » au CESE en mai dernier. Elle est membre de la Communauté Mission de France dans l'équipe de mission d'Evry 2.

Un avis du Conseil économique, social et environnemental du 12 mai 2015

Editions des journaux officiels.
http://www.lecese.fr/sites/default/files/pdf/Avis/2015/2015_13_ecole_reussite.pdf

« J'ai 15 ans. J'habite avec toute ma famille sur un même terrain de voyageurs. J'ai été à l'école jusqu'en 3ème et je suis très content car savoir lire et écrire c'est important dans la vie, car si quelqu'un ne sait pas lire ni écrire il comprendra moins de choses et ne pourra pas se débrouiller tout seul. »
Tony

« Ma plus grande fille a 16 ans. Actuellement elle n'a pas le courage d'aller à l'école... C'est pas

facile, c'est vraiment pas facile. Elle a fait une bonne maternelle. Ça s'est super bien passé, elle avait de bonnes notes, première de la classe en CE1. Et puis du jour au lendemain elle a flanché. Ça a commencé progressivement en CM1, puis c'est devenu de pire en pire. Les années collège, elle a tellement eu du mal, qu'elle a pas eu son brevet alors qu'elle avait les capacités. Ses professeurs lui disaient qu'elle avait les capacités. Mais elle ne se levait plus. Elle avait trop honte d'être en retard, elle n'y allait pas. »
Un parent.

Ces deux témoignages disent à la fois l'importance de l'école quand elle permet de mieux se débrouiller dans la vie, mais aussi la souffrance de l'enfant et de son environnement quand il se trouve peu à peu en échec et ne parvient plus à participer normalement à un cursus scolaire.

Le constat est récurrent : notre école n'arrive pas à atténuer les inégalités dues à l'origine sociale ou culturelle. Beaucoup restent sur le bord de la route aux différents stades de la scolarité. Cette situation est grave. Elle n'est pas cependant une fatalité.

La section Education du Conseil économique, social et environnemental, après avoir travaillé sur la loi de refondation de l'école, a souhaité se mettre à l'écoute et rencontrer les lieux (écoles, collèges, classes) où la réussite de tous est déjà en marche. La réussite se traduit par le fait qu'un jeune parvient à obtenir le socle commun de compétences, de connaissances et de culture à la fin du collège et qu'il est en mesure de choisir son orientation. Or actuellement, lorsque deux jeunes de milieux sociaux différents ont les mêmes notes en 3ème, il ne leur est pas fait la même proposition d'orientation !

Une méthode originale

La méthode de travail retenue par le CESE fut originale, puisque la rapporteure a travaillé en lien étroit avec JP Delahaye, Inspecteur général missionné par la ministre sur le thème « Grande pauvreté et réussite scolaire ». Originale aussi car la rapporteure a formé, en parallèle de la section, un groupe de 30 personnes (enseignants, chercheurs, acteurs et 10 parents

qui ont l'expérience de la grande pauvreté) qui ont travaillé en « croisement » à partir des textes des auditions de la section. Puis ce groupe est allé travailler avec les membres du CESE durant trois réunions de section. Ce ne fut pas facile, mais la teneur de l'écrit final en est transformée.

La commission a entendu des chercheurs ou des acteurs de l'éducation engagés dans ce combat. Les visites qu'elle a réalisées sur le terrain lui ont permis de découvrir des lieux où la réussite de tous les enfants est un objectif et de rencontrer des acteurs qui cherchent et s'adaptent aux besoins de leurs élèves pour tenter de faire de l'école un lieu du plaisir et de l'envie d'apprendre sans abandonner l'exigence du savoir.

Des préconisations.

A l'issue de ce travail, l'Avis fait 59 préconisations, dont quelques unes essentielles pour la réussite de tous :

- L'accueil et l'accompagnement des enfants à l'école maternelle est fondamental pour rétablir l'équité entre tous et permettre aux enfants de familles les plus défavorisées de réussir.

- Le travail en équipe des enseignants est « la base » pour la réussite de tous.

- La formation des enseignants doit être renforcée, formation initiale et continue, mais également formation des enseignants à la connaissance de la vie des familles qui ont la vie si difficile …

- Toutes les pédagogies ne se valent pas, certaines comme la pédagogie de la coopération ou la pédagogie différenciée permettent davantage la réussite de tous.

- Une gouvernance bienveillante et exigeante qui soutient les enseignants.

Il y a dans cet Avis des témoignages de parcours scolaires d'enfants vivant dans des familles très pauvres, je vous invite à les lire.

C'est assez rare pour le souligner, cet Avis

est optimiste, il regorge d'exemples de lieux où l'école de la réussite est déjà en marche et montre que c'est possible !

Si vous souhaitez recevoir la version papier, vous écrivez votre nom et adresse postale, ainsi que le nombre d'exemplaires désirés à :
alethgrard@gmail.com
Je vous les ferai envoyer !

Le Conseiller principal d'éducation, une sorte de jardinier ?

Par Patrick Hubert

Patrick est avec Geneviève, elle même CPE en lycée, membre de l'équipe « Voies/Voix nomades » de Grenoble. Ils sont parents de 3 grands enfants.

Après plus de 20 ans de professorat, je suis CPE[1] depuis 11 ans, dont 6 dans un EREA (Etablissement régional d'enseignement adapté) et 5 dans le collège REP (réseau d'éducation prioritaire) où j'exerce actuellement.

Eduquer, est-ce former et instruire ? Aujourd'hui plus encore qu'hier, concevoir le métier ainsi serait voué à l'échec ! Car c'est essentiellement

1. Le CPE (Conseiller Principal d'Education) est, dans les collèges et lycées publics, le responsable du service de la Vie scolaire, composé principalement des Assistants d'éducation (AED, les anciens « surveillants »). Ce service a pour mission d'assurer la sécurité et le bien être des élèves durant leurs journées dans l'établissement. De ce fait, il est à l'interface entre les enseignants, les élèves et leurs familles, mais est aussi en lien avec un certain nombre de partenaires, internes (services santé et social) ou externes (justice, centres sociaux, éducateurs divers, etc.).

le jeune qui « se construit », et le CPE n'est pas le seul à intervenir dans cette construction : la famille, quand elle est encore présente, même si elle peut parfois paraître dépassée par la tâche, et/ou des éducateurs, les enseignants, parfois à leur corps défendant, et bien entendu les copains et copines, sont parmi les autres « acteurs » à interagir dans cette construction. Eduquer consistera donc davantage à faire prendre conscience à chaque jeune qu'il n'est pas seul au monde, à comprendre que des règles sont nécessaires pour permettre le « vivre et faire ensemble », mais aussi que le conflit est inhérent à la vie avec d'autres. Et la façon de réguler les conflits du quotidien va permettre le « bien vivre ». Chaque conflit non réglé de lui-même sera l'occasion de prononcer une sanction appropriée. Celle-ci, autant que faire se peut, doit être « réparatrice », tant pour la victime que pour l'auteur. Acceptée par ce dernier, elle revêt alors un caractère éducatif [2].

Prenons la relecture de quelques exemples pour concrétiser :

- Max [3] débarque dans mon bureau, exclu du cours de Maths. Il est très énervé, clame son innocence et crie à l'injustice. Je l'écoute, reçois sa colère ; il se calme. Je lui demande alors de me décrire le plus précisément possible ce qui s'est passé dans la classe depuis le début du cours. Il me parle du temps mis par le prof à obtenir le silence, du matériel oublié par deux de ses camarades, des bavardages qui valent à leurs auteurs des remarques de l'enseignant, ... Puis il en arrive à l'incident le concernant : il a « traité » un camarade qui venait de lui « emprunter » sa règle sans le lui demander ! Le prof l'a entendu et l'a exclu du cours. « Qu'en penses-tu maintenant ? Selon toi, dans quel état d'esprit était le prof à ce moment-là ? ». Sans aucun problème Max répond : « Ça m'aurait énervé ! ». Il admet alors sa responsabilité et accepte son exclusion de cours.

2. Cf. les ouvrages d' Erik Prairat entre autres.
3. Tous les prénoms ont été modifiés

• C'est la récré du temps de midi. Un AED vient me prévenir qu' Axel et Luc, tous deux accueillis dans le même foyer d'hébergement, sont en train de se battre. Ce n'est pas la première fois, mais cette fois-ci, les AED ont du mal à les séparer. Pendant que deux d'entre eux s'occupent de Luc, je saisis Axel par le bras. Il se débat et me crie : « Touche-moi pas ! ». « OK, mais à une condition : je constate que tu es hors de toi ; je ne sais pas encore pourquoi, mais tu vas venir dans mon bureau en parler ! ». Après une ou deux secondes d'hésitation, Axel se détend un peu. Je sens que je peux le lâcher. Il m'accompagne tout en invectivant tout de même Luc, maîtrisé par les AED. Arrivé dans mon bureau, hors des regards des autres, Axel invective encore Luc, cet « enc... », puis se défoule contre le mur du bureau, tourne en rond... Je le surveille, prêt à intervenir en cas de risque pour le matériel... Après 20 minutes environ, il s'assied et me fait face. Nous pouvons enfin parler du conflit qui l'oppose à Luc. En fait, la dispute pour une balle de foot n'a été qu'un prétexte à un nouveau rebondissement dans ce qui oppose ces deux garçons. Tous deux relèvent d'ITEP (Institut thérapeutique éducatif et pédagogique) mais ils sont en attente d'une place. Axel a été abandonné par son père très tôt et sa mère, seule avec d'autres enfants, n'a plus supporté le caractère imprévisible de son fils. Les week-ends en famille sont difficiles. Quant à Luc, il a été victime d'un père violent et placé par le juge des enfants dans ce foyer. Mais il souhaite malgré tout retourner chez son père, et tout un travail, associant le foyer et le collège, est fait avec ce papa, même si le retour à la maison ne sera pas pour tout de suite. Nous échangeons longtemps, Axel et moi. Il me parle de ce qu'il fait au foyer, du dernier week-end chez sa mère *« où je me suis embrouillé, comme d'hab »*. L'origine du conflit du jour est oubliée, mais pas la cause profonde de l'hostilité vis à vis de Luc. Axel est en fait jaloux de l'ascendant que Luc exerce sur plusieurs camarades, au collège et au foyer. Je téléphone aux éducateurs, qui reprendront cet épisode du jour avec les deux garçons ce soir. Une exclusion temporaire sera prononcée à l'encontre des deux garçons. Par la suite, Axel reviendra de lui-même me parler de ses états d'âme *« avant que je ne me mette en colère »*.

- La mère de Marie m'appelle au téléphone. Il est environ 9 h. « *Ma fille vient de rentrer à la maison ; elle n'a pas voulu entrer dans le collège car Eva l'a encore insultée* ». Toutes deux sont élèves de SEGPA (Section d'enseignement général et professionnel adapté). Je demande à parler à Marie ; sa mère me la passe. Marie me donne sa version des faits. Je lui dis que je vais écouter aussi Eva avant de la rappeler. Je cherche Eva en classe. Elle n'a bien sûr pas la même version des faits que Marie : celle-ci l'a « mal regardée » avant de l'insulter ! A partir de ce regard de l'autre sur elle, nous en arrivons à parler du regard qu'elle porte sur elle-même. Le déficit d'estime de soi peut expliquer certains comportements agressifs vis à vis des autres. Petit à petit, Eva convient que Marie ne l'a peut-être pas « mal regardée », mais reconnaît qu'elle l'a insultée la première puis menacée. Elle est d'accord pour rencontrer Marie en ma présence. Je rappelle Marie, lui résume la situation, et l'invite à une rencontre avec Eva. Mais Marie ne veut pas en entendre parler, et ce sera sa mère, pourtant en fauteuil roulant, qui accompagnera sa fille au collège en obligeant Marie à la pousser dans son fauteuil !

- Nous sommes le lendemain de l'attentat contre Charlie Hebdo. Malgré mes réticences, la Principale a décidé de rassembler tous les élèves à 11h55 pour la minute de silence. Les enseignants, prévenus à la récréation de 10h, sont invités à « préparer » les élèves entre 11h et 11h55 (certains avoueront ensuite ne pas l'avoir fait faute de savoir comment faire). A l'heure dite, tous les élèves sont dans la cour. Avec quelques collègues, nous décidons de nous tenir aux côtés des élèves qui pourraient se révéler perturbateurs. Erturul est de ceux-là. Tout en respectant le silence, il sourit ostensiblement. Décision est prise d'organiser à 14h un débat dans la classe d'Erturul, en présence de la professeure principale et de moi-même. J'introduis le débat : « *Certains ont peut-être des questions relatives à ce qui s'est passé la veille à Paris et au pourquoi de la minute de silence* ». Erturul est le premier à demander la parole : « *M'sieur, je ne suis pas d'accord avec la minute de silence de ce matin parce qu'on n'en a pas fait suite aux événements à Gaza l'été dernier* ». Amin ajoute : « *Et puis, M'sieur, ils l'ont un peu*

cherché... », interrompu par Hager : « *Dans le Coran, il est interdit de tuer* », puis par Coralie : « *En attendant, si on les arrête, ils méritent la peine de mort* »... Je reprends la parole. J'explique d'abord ce qu'est Charlie Hebdo, journal satirique, qui, dans une tradition bien française, se moque de tout, « *et surtout pas seulement de Mahomet ou du Coran* ». J'évoque la liberté d'expression, sans omettre les limites prévues par la loi, et en profite pour un clin d'œil : « *Certains d'entre vous savent bien que je ne suis pas d'accord lorsque vous vous insultez via Facebook* ». Puis je reprends chacun des points abordés par les élèves : « *A propos de la minute de silence, Erturul a le droit de s'interroger. Mais nous pourrions en faire une quasiment tous les jours puisqu'il n'y a guère de jour sans attentat ! Une minute de silence aurait d'ailleurs eu tout son sens ici, celle que nous aurions pu faire avant Noël lorsque plus de 100 enfants ont été massacrés au Pakistan dans le collège où ils apprenaient. Les dessinateurs de Charlie Hebdo l'ont-ils « cherché » ? Chacun peut répondre en son âme et conscience à cette question. Mais d'une part, les autres victimes, policiers, homme d'entretien, invités du jour, l'avaient-ils « cherché » ? Et d'autre part, cela mérite-t-il la mort ? A cette question, Hager a répondu* ». Enfin, je réponds à Coralie sur le fait que des auteurs d'attentats, quand ils sont appréhendés, ont droit à un procès équitable et ne risquent pas la peine de mort, interdite dans l'Union Européenne.

A travers ces quelques cas, on peut comprendre que le CPE, face à chaque jeune en devenir, se doit d'être, avec et parmi les autres intervenants, un adulte référence, garant du respect dû à ce jeune, mais exigeant quant à ce qui est attendu de lui. Grandir est une tâche difficile pour chaque jeune, aujourd'hui comme hier. Ce n'est pas en tirant sur la plante qu'on contribue à la faire pousser, mais en en prenant soin et en l'arrosant...

Puissé-je être un jardinier de ces plantes fragiles...

Ecouter, comprendre, former.

Par Annie et Jean-Yves Millot

Annie et Jean-Yves font partie de l'équipe qui a mis en place la première école de production de Franche Comté. Celle-ci a ouvert en octobre 2012 à Dole (39). Ils sont enseignants auprès d'enfants du voyage ou d'élèves en difficulté et engagés dans la communauté Mission de France depuis trois années. Jean-Yves a été ordonné diacre en janvier 2015 par le Père Yves Patenôtre.

Depuis trois années, ECCOFOR (association loi 1901) pour « ECouter COmprendre FORmer » a ouvert une école de production pour jeunes en situation difficile avec l'école.

Cette année, ce sont 16 jeunes qui ont débuté leur formation depuis le 4 septembre : 4 jeunes dans les métiers de la filière des pneumatiques, 6 jeunes en 1ère année de CAP et 6 jeunes en 2ème année de CAP « serrurerie-métallerie ». Le groupe est constitué de jeunes mineurs isolés, de jeunes issus du monde du voyage et de jeunes décrocheurs scolaires depuis parfois une ou deux années.

Notre structure, qui base sa pédagogie sur le « faire (à des vrais clients) pour apprendre » avec des professionnels issus du monde de l'indus-

trie, permet une entrée originale dans l'apprentissage d'un métier. Le jeune ne réalise pas un exercice. Il travaille avec un professionnel pour une réalisation qui doit répondre à un cahier des charges précis.

Ainsi, un pneu ne peut être monté « à moitié » sur une voiture. Il est bien monté ou mal monté !
Un portail pour un client respecte les règles de l'art ou ne peut être vendu (il est arrivé de jeter des produits qui ne respectaient pas le cahier des charges après échange avec les jeunes : moment très difficile pour tout le monde).

La pédagogie mise en œuvre doit :

- **permettre à chaque jeune de prendre conscience de son potentiel** pour qu'il comprenne qu'il est capable de s'engager dans une voie et de réussir. Ainsi, lorsque le client sort de l'atelier ou qu'il regarde le portail réalisé à l'atelier et posé et qu'il remercie les gars, cela prend un autre sens qu'un 12/20 ou qu'un 17/20. C'est la reconnaissance du travail effectué qui construit celui « qui a fait le boulot ».
- **permettre la coopération** entre les jeunes et les adultes et entre les jeunes eux-mêmes chaque fois que cela est possible. Cette coopération permet de rendre compte de ce que j'ai appris à d'autres et d'entrer dans une dynamique de partage pour se confronter à l'autre de manière constructive.
- **remettre à sa juste place la famille de chaque jeune** pour que les référents soient reconnus aussi à leur place. Un cadre est posé en début d'année où le jeune, l'équipe pédagogique et sa famille ont chacun leur place pour assumer ses responsabilités propres. L'information doit circuler entre les trois partenaires, la bienveillance aussi pour que chacun se sente respecté avec son propre rôle.
- **éviter absolument de douter de la parole de l'autre.** La relation entre tous les acteurs doit être basée sur la confiance, l'écoute et la reconnaissance de mes qualités et de mes faiblesses. Ainsi, s'appuyer sur les qualités des uns et des autres permet de mieux comprendre les points que je dois faire évoluer dans ma posture, dans ma manière d'aborder les apprentissages.

Depuis trois années, nous expérimentons chaque jour ce difficile chemin qui demande de l'écoute, de la bienveillance, une adaptation à chaque situation particulière. Nous ne transmettons pas grand chose à vrai dire au regard des semaines qui défilent ! Par contre, des jeunes se lèvent petit à petit. Ayant été trop longtemps peu reconnus dans leurs compétences, dans les savoir-faire qu'ils avaient du mal à partager, ils sont heureux de se rendre compte de ce qu'ils peuvent faire.

L'éducation des jeunes, en 2015, ne passe plus par une pédagogie du modèle. La motivation est un élément de première nécessité.
Chaque jeune doit « goûter » à ce plaisir de la reconnaissance par le travail de ses propres mains quand l'intellectualisation de celui-ci est trop difficile. Un travail qui valorise des étapes précises lui permettant de se rendre compte qu'il est capable de création.

Ce que nous vivons, depuis trois années, avec les jeunes est rendu possible par :

- une équipe de bénévoles très investie dans le projet initial permettant une présence auprès des salariés, des professionnels et des jeunes très intéressante

- un travail très soutenu entre des personnes issues du monde de l'entreprise, de l'éducation nationale et de l'économie sociale et solidaire

- des salariés qui adhèrent au projet initial aussi, chacun à leur manière. Ce projet de départ (permettre à des jeunes éloignés du système scolaire ou qui n'y trouvent plus leur place) est rappelé chaque fois que cela est possible

- un réseau d'adhérents qui nous a permis d'obtenir une reconnaissance rapide au niveau du territoire.

Un dernier point me semble fondamental dans la mise en œuvre de ce projet : la place de la parole.
Pour trop de jeunes, la parole n'a pas la place qu'elle doit occuper dans la construction de son identité, de son être, de ses compétences.
Reconnaître la parole de chacun, c'est permettre à chacun de reconnaître la parole de l'autre.

Prendre conscience de ma parole, de son originalité, c'est me rendre compte que la parole de l'autre peut me construire, peut m'aider.

Aussi, chaque adulte doit s'appuyer sur la parole de chaque jeune pour lui permettre de mieux se connaître, de se construire petit à petit.

Les « ateliers philos » vécus chaque semaine permettent « ces écoutes qui construisent » :

- verbalisation de mes pensées, de mes idées, de mes questions au groupe sur un thème, un sujet choisi ensemble,
- écoute des idées des autres membres du groupe,
- écoute en fin de séance de ce que j'ai exprimé car tout ce qui a été dit a été écrit par un adulte sans changer les mots prononcés.

Lors de ces ateliers, le débat n'a pas lieu ! Ce qui compte, c'est que chacun exprime ses idées et écoute celles des autres pour les travailler dans son for intérieur.

Ce qui se vit, au sein d'ECCOFOR, sur notre territoire jurassien était une utopie il y a 4 ans. Grâce à l'investissement d'hommes et de femmes, cela est, pour l'instant, devenu une réalité. Mais pour combien de temps ? C'est une question qui nous taraude. Sans l'appui des collectivités territoriales, du Conseil Régional (sur le volet formation tout au long de la vie), d'entreprises qui nous confient leur Taxe d'Apprentissage ou qui nous feront travailler, des acteurs qui nous entourent, cela sera difficile… Rendez vous dans cinq ans !

Rendez vous sur le site d'ECCOFOR :
www.eccofor.fr
(et aidez nous si vous le pouvez !)

Permettre à l'enfant d'accéder au monde.

Par Marie Derain

Marie Derain, directrice de service de la Protection judiciaire de la jeunesse (Ministère de la Justice), est actuellement en mission d'appui pour les droits de l'enfant au Secrétariat d'état de la Famille et de l'enfance. Elle a été Défenseur des enfants de 2011 à 2014.
Marie est membre de l'équipe Mission de France de la Porte d'Ivry.

Depuis plus 25 ans je me passionne pour les enfants et l'éducation.

C'est au travers du scoutisme, dans des responsabilités d'animation, notamment avec des jeunes des quartiers, puis par des choix professionnels au plus près des jeunes les plus fragilisés, avec la Protection judiciaire de la jeunesse et enfin, ces dernières années, par la défense et la promotion des droits de l'enfant au plus haut niveau national et international, que s'est construit mon regard sur les enfants, la jeunesse et les enjeux de l'éducation dans notre société aujourd'hui.

L'enfant, un sujet de droit

Il y a aussi tout juste 25 ans la France s'engageait à respecter la Convention relative aux droits de l'enfant, votée en assemblée générale de l'ONU en 1989. Cet anniversaire oblige à s'interroger sur ce que sont devenus les droits de l'enfant en France en 2015 et sur la place qui est faite aux plus jeunes.

La convention repose sur un principe : la recherche du meilleur intérêt de l'enfant (article 3 de la convention) ; et sur une dynamique, celle issue de l'article 12 : la participation. La participation au sens de la prise en compte de la parole de l'enfant et la participation au sens de sa contribution à la vie de la société. Plus l'enfant grandit et plus il est invité à prendre part aux décisions qui le concernent et à la marche du monde, pour « le rendre un peu meilleur », comme nous y invite dans son testament le fondateur du scoutisme Baden Powell.

C'est une responsabilité qui incombe en premier lieu aux adultes et aux responsables publics que de le permettre, l'encourager.

Ces deux articles de la convention montrent bien dans leur formulation que l'enfant doit être appréhendé de manière globale et comme un être en devenir, qui développe en grandissant des capacités qui le rendent toujours plus autonome pour l'être pleinement à sa majorité et encore plus concrètement quand il a les moyens de l'être financièrement.

On ne peut penser l'enfant en segmentant ses univers, son quotidien, en fonction de ses temps de vie et des circonstances, en ne considérant en lui que l'élève, le malade, l'enfant de parents séparés, le sportif, l'enfant placé, l'enfant de parents étrangers…

La convention fait de l'enfant un sujet de droit qui a sa place dans la société. Il faut donc le protéger et l'accompagner, rechercher son meilleur intérêt pour lui permettre d'exprimer son potentiel. Son point de vue est essentiel et nous devons apprendre à le solliciter et à l'écouter.

La place centrale de l'éducation.

L'éducation a une part centrale dans le devenir de chaque enfant. Elle nous concerne tous : famille, école, tiers-lieux éducatifs que sont les

clubs de sport, le conservatoire de musique, les lieux de créativité ou d'activité, les mouvements éducatifs comme le scoutisme... L'enfant se développe dans ces espaces, il y exprime ses talents, son intérêt y est pris en compte, il apprend à se forger et à formuler ses points de vue, à développer un sens critique, à comprendre le monde et à participer à la vie de la société.

Or les conditions d'éducation sont fragilisées par un certain nombre de facteurs : la dégradation des conditions de vie des adultes qui affecte inévitablement les enfants, l'accélération du temps, la pression que le monde du travail génère et qui amenuise la disponibilité des parents, les effets de la crise, les aspects négatifs de certaines évolutions numériques, la séparation difficile de certains couples et les conséquences pour les enfants, autant de réalités qui pèsent indirectement mais sûrement sur chaque enfant.

Et les droits de l'enfant, comme parfois les enfants eux-mêmes, deviennent secondaires.

Au cœur des droits de l'enfant on trouve l'éducation, et s'interroger sur l'éducation revient souvent à s'interroger sur l'affaiblissement de certaines valeurs. Partant de ce postulat, le suivant est de considérer que cet affaiblissement fragilise les institutions : la famille, l'école, l'Eglise... La première « des valeurs affaiblies » invoquées est bien souvent l'autorité et son corollaire le respect... Nous sommes alors au cœur de la relation éducative : celle des enfants et des parents, celles des enseignants et des élèves, celles des animateurs (qu'ils soient animateurs de centre de loisirs, de scoutisme ou de catéchèse) avec les enfants et les jeunes

Je m'étais amusée il y a quelques années à réfléchir à cette question d'autorité au travers du scoutisme et de ses ressorts, tels la loi et les règles. Je m'étais appuyée sur des travaux universitaires effectués quelques années auparavant autour du rapport à la loi des jeunes de la PJJ, alors qu'ils déployaient une énergie folle à la transgresser.

La loi et les règles sont des éléments indispensables à la vie en société, aux micro-sociétés comme le sont des unités scoutes. Elles garantissent une vie de groupe riche et sereine qui permet à chacun de grandir, de s'épanouir, de donner le meilleur de lui-même. Signatures du scoutisme parce que fondamentaux de cette méthode d'éducation, ce sont aussi des ressorts de

l'autorité.

Plus que jamais aujourd'hui, donner ou se donner des règles, des rôles à respecter est indispensable mais aussi, difficile.

La formation, les compétences, le sérieux, l'écoute des adultes sont nécessaires, pour ne pas dire indispensables, mais pas forcément suffisantes.

C'est la manière de faire vivre la relation éducative qui pose l'autorité.

Sur quoi repose cette autorité nécessaire à tous ceux qui ont la responsabilité de plus jeunes ?

Les enfants, les jeunes recherchent, voire testent la confiance, la fiabilité, la solidité, la disponibilité, la cohérence des adultes et des institutions.

En mesurant tout cela, les plus jeunes reconnaissent aux adultes une autorité. Et les adultes sont alors investis par les enfants et les jeunes dont ils ont la responsabilité. Ceux-ci les suivent ou - dit autrement - leur obéissent et, je préfère, les respectent, parce qu'ils acceptent et reconnaissent leur autorité.

Autorité et confiance.

Dans le scoutisme, mais aussi ailleurs, ce qui compte pour les jeunes, c'est l'attention que leur portent les adultes dans la constance et avec consistance.

Cet été, j'ai participé à une proposition d'écoute à destination des pionniers et des caravelles Scouts et Guides de France, au rassemblement « You're up » à Strasbourg.

Des adultes étaient disponibles dans un espace chaleureux et convivial, de 10h à 23h, pour échanger avec les adolescents sur tous les sujets importants pour eux : les plus graves comme les plus légers. Cette proposition a remporté un énorme succès. J'ai été frappée par la confiance que ces jeunes faisaient aux adultes pour recevoir leur parole, mais aussi les aider à poser des jalons pour faire des choix, parfois à agir.

J'ai une nouvelle fois mesuré combien ils recherchaient la juste distance entre présence étouffante et distance insécurisante.

Ils demandent aux adultes de se position-

ner, d'être justes et respectueux, impartiaux, capables d'apporter des réponses à leurs interpellations. Des adultes cohérents, dont les actes entrent en cohérence avec leurs paroles : l'autorité est vécue.

C'est à ces conditions que l'autorité peut être reconnue. L'autorité fait alors grandir.

Ils demandent aux adultes de leur faire confiance tout autant qu'ils veulent pouvoir faire confiance aux adultes

C'est ce type de relation qui fonde l'autorité. Le développement de chacun ne s'obtient que dans cette confiance, sous le regard bienveillant que les adultes posent sur chacun pour le faire grandir. C'est aussi le sens du mot « autorité » : augmenter, faire grandir.

Ainsi le scoutisme, comme d'autres espaces éducatifs, propose un cadre éducatif sécurisé, éveille à l'autonomie et à la responsabilité en proposant des références et des repères, en transmettant des valeurs, en particulier la loyauté, le respect, l'engagement, le sens des autres. Ces valeurs que les chefs et cheftaines font découvrir aux plus jeunes sont aussi celles qui les animent.

La confiance autorise.

Pour que cela fonctionne, il convient que les parents et les enfants fassent confiance aux chefs et cheftaines, jeunes responsables, parfois à peine plus vieux que ceux qui leur sont confiés.

Ils sont ainsi autorisés à faire vivre la relation éducative, à déployer leur autorité. Autorité qui se pense selon le principe d'une double autorisation qui revient à être autorisé autant qu'à s'autoriser. Dans ces conditions, les chefs et cheftaines posent sereinement leur autorité, celle qui fera grandir dans la confiance.

Prendre sa place dans la société.

Comment passer de cette échelle de l'unité scoute à la société toute entière. C'est bien difficile en France, quand d'autres pays, en particulier du nord de l'Europe et le Canada par exemple, ont su faire partager une culture de la confiance, de la bienveillance à l'égard des

enfants. Il en ressort que tous les adultes se sentent concernés et engagés dans l'éducation des enfants, dans le respect des droits des enfants et de leur protection.
La Convention relative aux droits de l'enfant rappelle aux adultes leur responsabilité vis-à-vis des enfants, autant en termes de protection que de promotion. Le scoutisme permet de la faire vivre. C'est ainsi que les enfants prendront conscience de leur place au sein de la société, deviendront des adultes responsables et prendront une part à sa bonne marche.

Concrètement, c'est envisager un projet de société avec une place pour les enfants, tous les enfants, même si avec certains carencés, « abandonniques » comme je les ai croisés à la PJJ, cela prendra plus de temps, d'énergie, d'essais/erreurs.

Ce monde de plus en plus complexe est parfois difficile à comprendre, il va vite... Les conditions d'éducation ébauchées dans cet article montrent combien il est nécessaire d'offrir des repères qui passent notamment par la construction d'une ouverture d'esprit tout autant qu'un esprit critique... Sans doute ces citoyens, heureux, actifs et artisans de Paix, sont-ils ceux voulus par Baden Powell à travers le scoutisme.

C'est répondre à la question que Hannah Arendt pose dans la crise de la culture : comment « protéger l'enfant du monde et lui en donner l'accès » ? J'ajouterai : dans la confiance réciproque.

Éduquer, c'est dire : « Présent ! »

Par Frère André-Pierre Gauthier

André-Pierre Gauthier est frère des écoles chrétiennes. Il est enseignant de lettres à Jean-Baptiste de La Salle - Notre-Dame de La Compassion à Saint-Denis (93) et membre de l'équipe de formation du Réseau La Salle France, qui regroupe quelques 130 établissements lasalliens.

« Quand un monde culturel se dérobe, toujours ses fils et ses adeptes ont le sentiment qu'il ne pourra être remplacé que par le chaos ».

Chantal Delsol, *L'âge du renoncement*

Les premiers cours d'une année scolaire sont importants… pour l'adulte, car ils l'aident à fonder une posture éducative. Classe de 6e : Moussa est perdu. Première interrogation : une poésie, courte. « Impossible à apprendre », dit-il gentiment. Les autres élèves la connaissent, eux ! Je choisis la patience : « Moussa, pour le prochain cours, tu en apprends quelques vers, ce que tu peux, mais quelques-uns ». Cours sui-

vant : Moussa la connaît et la récite en entier. En confiance, le jeune vit mieux son métier d'élève.

Même classe, même semaine. Lou, en fauteuil, placée en fond de classe pour faciliter ses déplacements. Vive, pétillante. Fin du cours, je m'approche : « Lou, tu entends bien tout ce que je dis ». Temps d'attente ; elle me regarde, malicieuse et légèrement agacée : « Mais je ne suis pas sourde ! » Prends cela pour toi ! Peu mobile de corps peut-être, mais d'esprit, qu'est-ce que vous croyez !

Merci, Moussa. Merci, Lou. Vous avez donné le ton de mon année, de notre année !

On ne transmet pas à l'identique

L'adulte oublie souvent le jeune qu'il a été, et ce qui, relecture faite, a compté pour lui dans la rencontre d'un maître ou un climat d'école ! L'amnésie est plus profonde encore chez l'enseignant. Se souvient-il que ses maîtres se plaignaient eux aussi du niveau des élèves ? Non, rien de nouveau dans les salles des personnels ! Or ni aujourd'hui ni hier, déplorer la difficulté de transmettre n'aide à aborder le défi d'une éducation qui doit faire le deuil d'une transmission à l'identique : l'éducateur, écrit Michel de Certeau en 1969, est toujours « dérouté par le devenir de son œuvre » et « découvre en son fils, en son élève, le visage méconnaissable qu'il croyait façonner à son image ». Une telle réalité, propre au rapport des générations, s'aggrave « quand une mutation culturelle accélérée dévalorise les normes traditionnelles dont s'inspiraient les éducateurs », que « la prolongation de l'enseignement crée un temps autonome de l'adolescence qui échappe à l'influence de la famille et constitue un univers indépendant », et que l'adulte sent son autorité minée « par son inexpérience en des domaines aussi neufs pour eux que pour les jeunes arrivants. » C'est notre situation ! La pénétration des valeurs démocratiques - liberté et égalité - dans l'école fragilise son autorité, ce qui le rend incertain des savoirs et du sens à léguer aux jeunes pour les aider à vivre, avec les autres, à l'horizon du monde. Au défi de l'égalité des chances s'ajoute celui de l'égalité devant le sens.

La crise se trouve sur la scène adulte, d'abord.

Elle interroge la signification que chacun donne à son métier. Sommes-nous convaincus de l'importance de notre présence aux jeunes ? Entre le passé privé de sa puissance de légitimation et l'avenir vidé des espérances séculières, l'autorité est fragilisée par le sacre du présent. Or c'est l'antécédence qui confère l'autorité. L'éducateur n'est pas au-dessus, mais en avance ! Autre difficulté : l'école réussit quand elle laisse envisager un avenir meilleur. Cette promesse, il lui est plus difficile aujourd'hui de la tenir, et l'enseignant représente souvent une institution qui déçoit. Or c'est là où réussissent les élèves que les maîtres font autorité. Tout cela, je le sais. Cependant, enseignant les lettres dans un établissement catholique de Saint-Denis (93), je n'ai nulle envie d'aborder la question éducative par cette entrée récurrente de la crise de la transmission des savoirs et des valeurs, et du désir de croire. Je m'y refuse, non pour taire les difficultés rencontrées, mais parce que cette approche occulte la réalité historique - l'antériorité de la crise - et rate le véritable enjeu de l'école aujourd'hui, celui de la fraternité.

La transformation de l'école

L'histoire nous apprend que le souci de la scolarisation débute chez les catholiques avec le Concile de Trente (1565), quand l'école devient le nouveau canal de sauvetage : les enfants d'abord ! Les conséquences de plus en plus visibles du péché originel - ignorance religieuse et immoralité - et la damnation qu'ils provoquent, la rendent nécessaire. Les connaissances profanes - des rudiments de lecture - doivent leur permettre d'assimiler les connaissances religieuses, le catéchisme et les prières, indispensables à leur salut. Or il faut une école pour tous puisque, la blessure du péché originel étant universelle, le remède doit l'être aussi. Il s'avère, en fait, difficile d'honorer ce projet, puisque la transmission des savoirs religieux et moraux qui seule importe alors, se trouve rapidement en crise dans une école sourde aux attentes d'une partie croissante de la population. Cette école n'a pas encore découvert que l'éducation est une affaire de regards mutuels, entre maîtres et élèves ! La crise de l'éducation est aussi vieille que l'éducation, même si le processus d'émancipation du sujet l'a rendue plus aigüe.

Il faut attendre le milieu du XVII[e] siècle pour qu'une autre école, avec d'autres ambitions que le seul apprentissage du catéchisme, apparaisse et réussisse. Ses fondateurs et fondatrices mettent les jeunes au centre du projet et insistent sur la dignité des maîtres, sans s'épuiser dans la dénonciation de l'incurie des parents et la menace du châtiment divin. Éduquer, c'est cesser de dénoncer : les familles, les jeunes, l'institution, que sais-je ! Or si la dénonciation et la menace, toutes deux paroles de malédiction, de mal dire, ne fonctionnent pas, que reste-t-il à l'éducateur si ce n'est l'engagement d'une présence qui fidélise les élèves ? La réussite de l'école, c'est l'accueil d'une triple fidélité : du maître envers les jeunes, des maîtres entre eux, et de Dieu, fidèle aux jeunes et aux maîtres. Dans cette fidélité, Dieu révèle le don sans retour de sa paternité aux fils que nous sommes dans le Fils, et aux frères et sœurs que nous sommes appelés à devenir dans notre Frère, Jésus le Christ. Nulle éducation n'est féconde sans qu'au moins les deux premières conditions soient réunies ! Si, pour Bernanos, le diable est l'« ami qui ne reste pas jusqu'au bout », l'ami qui reste jusqu'au bout, l'éducateur qui n'abandonne pas le jeune au carrefour de ses choix, voire de ses errances, c'est un frère, une sœur.

Un regard qui donne confiance

Il faut s'enraciner dans la fraternité. Sans condition. Avant toute transmission du savoir, fût-il religieux, ce qui importe, ce sont la présence du maître et son regard, qui n'inscrit pas l'identité et l'avenir du jeune dans le passé de ses origines et peut-être le passif de ses actes. Un regard qui donne la confiance dont tous ont besoin pour s'humaniser et ce, de plus en plus, au fil de la scolarité. J'entre en 6[e] et, avant d'avoir fini de poser la question, vingt mains sont levées : dix-neuf élèves m'en veulent de ne pas les avoir interrogés. Mais en 2[nde], je pose et répète ma question : nulle main ne se lève, et c'est celui que j'interroge qui m'en veut. Crainte du regard des pairs et de l'adulte. La classe est une épreuve pour l'avènement de la confiance, et la confiance acquise, en soi, en autrui, voire en Dieu, est un événement pour le jeune. Le jeune l'acquiert sous le regard d'adultes vivant un ministère de la fraternité, à l'école, là où les

asymétries et les hiérarchies font de la construction de relations évangéliques une entreprise improbable. C'est le pari de l'école catholique : entre ses murs, l'annonce et la reconnaissance de Jésus-Christ y sont secondes, mais en aucun cas secondaires. Ce qui est premier et donne sens au second, ce sont les cours et la cour, la façon de rendre une copie, de gérer une sanction, d'accompagner l'orientation, ma façon, notre façon de parler aux jeunes, de bien leur parler et de parler bien d'eux, c'est ma relation quotidienne à Moussa et à Lou.

Aider à mettre de l'ordre

Lorsque, durant l'appel journalier, les élèves répondent « présent(e) », je m'engage à me rendre présent à eux, à eux tous - sans sélection ni élection -, au long des cours et du jour. Ma présence féconde ma parole qui transmet les savoirs, qui réagit à un événement, qui professe la foi. Dans ce lieu clos de l'école, que de routes à explorer, que de croisements à opérer, que de chemins d'Emmaüs à parcourir, à la suite de ce Jésus qui, écrit Péguy dans *Clio*, n'est pas venu « pour se séparer, pour se retirer du monde [...] S'il avait voulu se retirer, être retiré du monde, il n'avait qu'à pas y venir, dans le monde. C'était si simple. Comme ça, il en était retiré d'avance. » Comment éduquer sans ce goût de l'aventure ? La première heure de classe passée, marquante pour les élèves et l'enseignant, le tohu bohu apparaît. En classe, un certain désordre est naturel : en 6e, prises de parole anarchiques, papiers tapissant le sol, agendas tenus de façon aléatoire... et c'est une maigre consolation de penser, avec Bergson, que ce désordre serait de l'ordre que l'on n'attendait pas. Il aurait dû enseigner en cycle 3 ! Tohu bohu, chaos, capharnaüm, bazar... voici une intéressante étude sémantique ! Oui, aider les jeunes à mettre de l'ordre dans leur vie et celle du groupe, est bien la fonction première de l'éducation. Et vous ne m'ôterez pas l'idée que, surtout en son début, l'année scolaire nourrit quelque complicité avec le récit de Gn 1, où Dieu organise le monde. Éduquer, c'est accepter la progressivité et les priorités, accepter qu'il y ait du premier et du second, accepter des patiences, des « passés sous silence », quand une remarque risque d'être inopportune pour ce jeune qui est en route.

Cette posture repose sur un « transmettre » à la voix pronominale : avant de transmettre un savoir, je transmets quelque chose de moi, de mon rapport au monde et à autrui, de mon rapport à des valeurs et à Dieu.

Des adultes en chemin

L'éducateur, poursuit encore de Certeau, « est d'abord l'homme de la rencontre et de la confrontation, chargé d'initier les jeunes au sens de leur existence dans une communauté et, si possible, d'apprendre ainsi un langage qui soit vrai pour eux comme pour lui. À travers cela qu'espère-t-il ? Qu'un jour, installés dans sa voix, au-delà d'elle, ils parlent eux-mêmes, en termes nouveaux, de ce qu'il cherchait à leur dire ou de ce qu'il ne savait pas. » Ce n'est pas l'effort scolaire qui coûte le plus au jeune, c'est que son professeur ne soit pas assez artiste. Pas de réforme scolaire sans reformation des adultes qui s'attellent à la tâche ! À l'école, et à l'école catholique, de les aider. Si les enfants sont le centre du projet et de l'acte éducatifs, les adultes en sont le cœur. C'est accompagnés et reconnus par leurs pairs qu'ils peuvent, grâce à ce métier qu'ils exercent souvent avec passion, prendre la route et cheminer, sans craindre les erreurs de parcours et les intempéries, sans les craindre trop, du moins. J'appelle de tous mes vœux un appel enthousiaste de l'Église, à son plus haut niveau, pour mobiliser les générosités et les énergies de chrétiennes et de chrétiens, prêts à s'engager pour la cause de l'éducation ! « Si tu veux construire un bateau, écrit A. de Saint-Exupéry dans *Citadelle*, ne rassemble pas tes hommes et femmes pour leur donner des ordres, pour expliquer chaque détail, pour leur dire où trouver chaque chose... si tu veux construire un bateau, fais naître dans le cœur de tes hommes et femmes le désir de la mer. » Le désir d'éduquer et d'enseigner.

« Transmettre une façon d'être et de faire »

Par Jean-Mark Guérin

« Coordinateur du Pôle Jeunes de la Communauté Mission de France, Jean-Mark est également membre de l'équipe nationale Louveteaux-Jeannettes chez les Scouts & Guides de France.»

La transmission est un sillon pour l'éducation

Le scoutisme est une méthode éducative[1] basée sur la transmission. La vie en équipe, par exemple, repose sur une coéducation construite par la transmission entre pairs. La loi et la promesse scellent toujours l'engagement de l'enfant vis-à-vis de plusieurs principes moraux et sociaux (parler vrai, respecter autrui, se respecter, etc.) qui le place dans une filiation donnant chair à la transmission. Il en va de même pour les lieux où l'éducation est avant tout une démarche

1. L'éducation est entendue ici comme une tentative pour faire grandir l'enfant et le jeune de la meilleure des manières possibles afin de faire de lui un homme ou une femme libre et autonome, capable de s'exprimer, partager et écouter. Cela rejoint très largement le but du scoutisme (cf. encadré).

personnelle[2] d'apprentissage par l'action : les atouts, badges, etc. L'éducation, ici, n'est pas quelque chose de 'figé', mais plutôt la transmission, dans l'action, de façons d'être et de faire.

Lorsque chacun attend que tous soient servis pour le repas, cela instaure un respect mutuel au sein du groupe. Cette attente est souvent initiée par une partie des jeunes présents, sensibilisés à cette valeur. Par mimétisme, les 'nouveaux' (jeunes et chef(taine)s) intérioriseront ce savoir-être. Cela pourra être repris par la suite par les jeunes chefs et cheftaines qui savent être attentifs et se rendent compte que ces éléments existent et s'en saisiront comme d'un vecteur éducatif. Par exemple, ils verront la tradition de l'attente avant le repas comme un point de départ pour initier une discussion sur le respect, voire une élaboration de charte de vie par les jeunes. Voilà une transmission par l'action qui devient un acte éducatif si les adultes l'accompagnent (en donnant l'exemple, en verbalisant, etc.)

Pour autant, la cheftaine et le chef expérimentés savent aussi une chose : toute transmission n'est pas bonne et parfois cela peut être contre-éducatif. Il en va ainsi du 'bizutage' que peuvent promouvoir certains animateurs (scouts ou non) ou que certains jeunes se transmettent de pair à pair. C'est par une discussion, en creux, que se fera l'action éducative, par un décalage, sur le fond, du contenu de ce qui se transmet. L'adaptation de la transmission est ici la clé de l'éducation.

Transmettre la foi lorsque l'on ne croit pas

La spiritualité est un des axes éducatifs forts de la méthode éducative proposée par le scoutisme : l'enfant grandit en développant, précisant et confrontant son rapport à Dieu (« je crois », « je ne crois pas », « je ne sais pas », etc.). Faire du scoutisme c'est donc, dans la ligne de ce que nous disions plus haut, favoriser une transmission de la Foi qui est éducation spirituelle. Non pas une Foi unique, prosélyte et agressive,

2. Comme le choix d'un badge par exemple : l'enfant exprime le souhait d'obtenir le symbole d'une réussite personnelle, de l'acquisition de savoir-être ou de savoir-faire.

mais la Foi comme possible, comme espérance et comme cheminement personnel. C'est là que réside un énorme malentendu.

Lors de formation de chefs et de cheftaines, j'ai souvent entendu dire *« Je ne crois pas, pourquoi est-ce que je proposerais à des jeunes ou des enfants de prier ? »* *« Je ne suis pas là pour convertir les enfants, les forcer à aller à la messe. »* *« Je ne sais pas moi-même où j'en suis avec Dieu, comment puis-je être crédible ? »* Et ces questions sont intéressantes, car elles traduisent un hiatus fortement implanté qu'il faut déconstruire. Les chefs et cheftaines pensent que pour éduquer en ce domaine, ils doivent transmettre leur Foi, mais cela ne passe pas. Ni pour eux ni pour les jeunes. Et l'éducatif échoue. Or, ce que l'on attend d'eux c'est de susciter, de favoriser un cadre propice à l'éveil à la Foi, à la transmission des évangiles.

Alors, les chefs et cheftaines vont contre leur pensée et forcent une transmission inadéquate (un temps de prière le matin au réveil avec un évangile abscons et sans explication par exemple) qui est refusée par les jeunes et les enfants (incompréhension, désintérêt, etc). Cela ne permet pas de mettre en œuvre une pratique éducative et humaine enrichissante, pour l'adulte comme pour l'enfant. Il faut donc retrouver la façon de transmettre qui permettrait d'éduquer en proposant un cheminement de foi.

L'intériorité comme vecteur de transmission

Une piste stimulante que l'on pourra explorer est l'usage du renouveau autour de l'intériorité dans l'éducation à la spiritualité. En effet, une demande forte existe pour ralentir, prendre le temps, s'écouter. Cela est tout particulièrement en accord avec la spiritualité ignacienne et c'est à ce titre que l'on retrouvera des expérimentations inspirantes au sein d'établissements primaires jésuites[3]. Il s'agit de s'écouter, d'apprendre des techniques pour se « déconnecter » (contrôle de la respiration, cadre relaxant, etc). Vient alors le temps de prier : dire « merci », « s'il te plait », « pardon », etc. Et cela fonctionne assez bien, les jeunes trouvent là quelque chose qui les apaise et parfois les fait cheminer vers Dieu. Nul n'est

3. A ce sujet, on pourra lire http://www.jesuites.com/2012/03/interiorite/ publié en mars 2012.

forcé de prier, l'intériorité peut être laïque, mais elle est aussi vectrice de la Foi.

Le plus étonnant alors est l'évolution de nos chefs et cheftaines : eux-mêmes y retrouvent quelque chose et cheminent dans leur Foi. Ils ne sont pas prescripteurs. Cela ne les empêche pas de choisir la lecture de l'Evangile, de la commenter, de dire leurs doutes : ils deviennent éducateurs en favorisant un cadre propice à la foi sans rien imposer. C'est d'autant plus facile qu'on ne leur demande pas de transmettre quelque chose qu'ils ne possèdent peut-être pas (la Foi) mais de transmettre un moyen d'y accéder.

Éduquer c'est transmettre

Au centre de l'éducation, repose la transmission qui permettra, facilitera ou empêchera l'éducation. C'est justement une attention plus particulière à la méthode (la transmission) et un peu moins à la finalité, qui nous permettra de mettre en œuvre une transmission qui sera sillon de l'éducation. En effet, et c'est là une leçon du scoutisme : l'éducation ne peut se faire en dehors du vécu des jeunes, elle est nécessairement contextualisée.

Si nous voulons éduquer, il nous faut transmettre et pour transmettre, il nous faut les mots/gestes qui conviennent et les mots/gestes qu'ils attendent. Il en va de même pour la Foi. Inutile de vouloir faire de la transmission, à l'identique, de son expérience, une méthode éducative : il faut écouter, dialoguer, comprendre, adapter et proposer. Dans l'échange vient la transmission, de la transmission vient l'éducation.

La Mission de France transmet et, dans une certaine mesure, propose des actions éducatives à destination des jeunes lorsqu'elle met en œuvre des sessions dans les festivals, dans les montagnes ou les villes. Car elle s'adapte et tient compte du contexte. Finalement l'impératif de la Communauté Mission de France, c'est l'impératif que se doit d'avoir à l'esprit n'importe quel éducateur : aller vers l'Autre et non pas le forcer à venir à nous. Il en va de la Foi comme du vivre ensemble ou de la cuisine : cela se transmet, c'est un même apprentissage qui pourra être reçu ou non.

Le scoutisme : quelques repères

Le scoutisme et le guidisme se définissent par un but semblable, voici ce que proposent les deux principales organisations mondiales[1] :

- « [Le but du guidisme est] d'offrir aux filles et aux jeunes femmes l'occasion de s'éduquer par elles-mêmes dans les domaines de la formation du caractère, de la responsabilité civique et du service dans leur propre communauté et dans la communauté mondiale. »[2]
- « Le Mouvement scout a pour but de contribuer au développement des jeunes en les aidant à réaliser pleinement leurs possibilités *[…] en tant que personnes, que citoyens responsables et que membres des communautés locales, nationales et internationales.* »[3]

Le guidisme et le scoutisme se rejoignent sur l'essentiel de la méthode, que l'OMMS définit comme « un système d'*autoéducation progressive fondé sur :*

- *Une promesse et une loi*
- *Une éducation par l'action*
- *Une vie en petits groupes*[4]
- *Des programmes […] d'activités variées fondées sur les centres d'intérêt des participants et comportant des jeux […]* »[5]

À travers trois principes qui responsabilisent le jeune vis-à-vis des autres, de soi et d'un idéal spirituel, cette méthode propose donc aux jeunes scouts et guides de recevoir et de transmettre un grand nombre de savoir-faire et de savoir-être. Cette transmission est directement liée aux spécificités des jeunes, du groupe et de la société dans laquelle ils évoluent. C'est parce qu'elle est adaptée, avec un but qui reste inchangé, qu'elle en devient éducative.

C'est aussi probablement parce que les besoins sont identifiés que l'éducation scoute est efficace. Si l'on entendait simplement transmettre des principes figés qui ne servent pas l'éducation, cela ne fonctionnerait pas.

1. Le WAGGGS (« World Association of girl guides and girl scouts » ou « Association Mondiale des Guides & éclaireuses », AMGE) et le WOSM (« World Organization of the Scout Movement» ou « Organisation Mondiale du Mouvement Scout », OMMS)

2. Statuts et Règlement additionnel de l'AMGE – 12e édition, AMGE, Johannesburg, 2008, p. 8

3. Constitution de l'Organisation Mondiale du Mouvement Scout, OMMS, janvier 2011, p. 3

4. Cette vie en petit groupe « permet aux jeunes, avec l'aide d'adultes qui les conseillent, la découverte et […] l'accès à la compétence, à la confiance en soi, au sens du service et à l'aptitude aussi bien à coopérer qu'à diriger. » (ibid., p. 5)

5. Ibid. p. 5-6

L'éveil de la foi

Par Gersende de Villeneuve

Gersende de Villeneuve est en équipe CMDF à Lannion. Elle est mère de trois enfants. Elle est biographe, c'est-à-dire qu'elle collecte et valorise les mémoires individuelles, familiales et collectives. Elle anime dans les écoles primaires, des ateliers de « P'tits Philosophes ». Elle anime aussi des ateliers d'écriture jaillissante.

Éducation à la foi, transmission de la foi. Voilà des mots qui m'interrogent profondément. Peut-on éduquer à la foi ? Qui seraient alors ces éducateurs, ces transmetteurs ? Existe-t-il un cursus, un diplôme ou un label « certifié foi » ? La foi est-elle un savoir qui se transmet ?

Il me semble que la foi relève avant tout de l'expérience. L'expérience d'un débordement intérieur, quand soudain s'ouvre en nous une porte nous conduisant vers plus grand que nous. Plutôt qu'éduquer ou transmettre, j'opterai pour « éveiller un désir », ou « favoriser l'émerveillement ». Si la foi est un vécu, il n'est pas inutile d'en préparer les contours…

Préparer les contours de la foi

Pendant dix ans, j'ai animé des rencontres « d'éveil à la foi » en m'appuyant sur le plaisir et l'étonnement suscités à chaque rencontre. Avec quelques complices, nous mettions en scène des visages radieux de témoins du Christ, dans un contexte ludique et toujours surprenant. Ces dimanches matins, l'église devenait un espace de fraternité où sacré rimait avec gaieté. La trentaine d'enfants qui venait volontiers retrouver ces temps de partage n'aurait sans doute pas su exprimer grand-chose de la foi, mais on voyait pétiller dans leurs yeux la Samaritaine et son dialogue avec Jésus, le mouton bien réel qui suivait docilement quelques bergers dans l'église, François d'Assise racontant sa vie et son incroyable amitié avec un loup, Sœur Emmanuelle clamant joyeusement « Yalla ! », ou encore ce diacre au sourire si chaleureux. Peut-être auraient-ils évoqué aussi le plaisir de prier tous ensemble dans l'église en se tenant la main, ou de repartir avec une belle bougie, un carnet de route, un chapelet qu'ils venaient de fabriquer.

Mais alors la foi, c'est quoi ? Ça se transmet comment ? Est-ce contagieux ? Et quand on l'attrape, c'est pour la vie ? Et si oui, la ressent-on à chaque instant ? Pourquoi mes enfants étaient-ils habités par tant de douceur dans l'église et capables de s'affronter si durement à peine rentrés à la maison ? Pourquoi revenaient-ils si pleins de tensions de l'école ? Avaient-ils la foi ? Et si oui, la foi peut-elle être intermittente ? J'ai constaté à quel point le quotidien de mes enfants pouvait parfois être rugueux. Dérision, ironie, uniformisation de la pensée, comment les aider à lutter contre le grand Eteignoir ? Si la société est rude, il ne s'agit pas de la fuir, ni de l'ignorer. En revanche, il m'a semblé utile de réfléchir à la manière de renforcer le système immunitaire de nos sensibilités et de nos différences. Contre la pensée unique, développer l'esprit critique. Contre le brouhaha du n'importe quoi, favoriser l'écoute et le partage.

Un itinéraire détourné.

C'est ainsi qu'est née l'intuition des « P'tits Philosophes ». Itinéraire détourné, sentier bis d'une expérience de foi ; en soi, en l'autre, en la

vie. Désir profond d'éveiller l'enfant au feu sacré qui l'habite et qui l'origine.

Pour un instant, pour une rencontre, permettre que le silence, le respect et l'écoute prennent le pas sur le grésillement continu des mauvaises ondes. Redonner ses lettres de noblesse à l'enfant en lui rappelant que demain lui appartient, que le monde à venir sera façonné selon les couleurs qu'il lui donnera, qu'il est inscrit sur la terre des vivants avec une combinaison absolument unique de talents. Mais qu'il faut parfois toute une vie pour découvrir ces talents. La vie peut alors être vue comme une passionnante chasse au trésor, et chacun de nous comme un détective partant à la recherche des indices lumineux déposés sur son chemin. Les enfants parlent parfois de « magie » en évoquant ces belles vibrations qui les habitent. Une petite fille me confiait qu'elle entend la mer lui parler, une autre qu'elle ressent profondément les émotions de ceux qui l'entourent, un garçon partageait sa joie de mettre les animaux en confiance. Sommes-nous loin de la question initiale de la foi ? Je crois sincèrement que la foi se cache à travers ces éblouissements. Une manière d'éveiller la foi serait d'inviter à nommer le frémissement intérieur, et de l'accueillir comme un bien infiniment précieux.

Les P'tits Philosophes

Je suis invitée depuis l'année dernière à animer en écoles primaires (publiques) des ateliers P'tits Philosophes, afin d'œuvrer en termes de « comportements sociaux », « attitudes citoyennes », « apprendre à s'exprimer et écouter ». La seule évocation de « foi » équivaudrait à ma révocation de la part de la municipalité qui m'emploie. Et pourtant... J'arrive chaque après-midi avec un désir ardent de guider les enfants sur les sentiers de leur intériorité.

Chaque jour, je sors de ma besace un éventail d'outils ludiques leur permettant d'honorer le rendez-vous avec eux-mêmes. Je leur fais prendre conscience de leur souffle, de leur corps, de leur énergie, puis nous nous asseyons en cercle. Je dispose alors petits papiers et crayons et chaque enfant est invité, s'il le désire, à proposer un thème de discussion. Je lis les différentes

suggestions, puis leur demande de voter. Ici, c'est l'adulte qui écoute l'enfant, sans lui dire ce qu'il faut penser, mais en l'invitant à réfléchir par lui-même et à respecter la parole des autres. Les thèmes demandés par les enfants peuvent être légers (les animaux, les anniversaires, les jeux vidéo) ou bien profondément graves (la peur, la mort, le suicide, la pornographie, l'injustice...). Rires et larmes alternent fréquemment sur leurs visages.

Chaque jour je déchausse mes sandales et porte délicatement le stéthoscope de ma bienveillance sur le cœur de ces enfants, afin de leur faire entendre le crépitement du feu sacré qui les habite.

J'ose parfois leur proposer un exercice d'écriture jaillissante[1], levier d'immensité glorieuse. Je ne résiste pas au plaisir de vous confier certains de ces jaillissements d'enfants :

• Je suis la joie du ciel quand il éclate de bonheur.

• Je suis le soleil de la terre, qui étincelle sa bonté autour de soi.

• Je suis le vent, rapide, fort et puissant. Rien ne pourrait m'arrêter, ne m'arrêtera de souffler.

• Je suis la gratitude infinie. Je suis la gentillesse irrésistible.

• Je suis le gladiateur qui a combattu la Mort.

Découvrir le sacré en soi rime assez bien avec éveiller la foi me semble-t-il. Un jeu d'enfant ou bien le parcours d'une vie ? Ne faut-il pas toute une vie pour se mettre au monde ?

1. Appelée aussi *autolouange* par Marie Millis qui m'y a initiée.

Un espace pastoral dans un lycée technologique

Par Gilbert Roux

Gilbert est prêtre de la Mission de France, en équipe à Poitiers.

Le cadre.

Un lycée d'enseignement privé neuf, traversé par un très large couloir sur lequel donnent toutes les salles de cours, amphithéâtre, administration. L'espace pastoral est situé au centre, au rez-de-chaussée.

Le lycée héberge 1250 étudiants. Une partie, la plus nombreuse, est inscrite dans des CAP ou en BAC pro. Les autres élèves sont en CFA ou en FPA. Il existe 4 grandes options démultipliées en de nombreuses orientations : santé et social, eau et chimie, commerce, administration et gestion. Enfin le lycée abrite une autre population : les professeurs et le personnel administratif et technique.

Ce que nous tentons de faire : nous sommes

deux à assurer « l'aumônerie » qui a pour nom officiel « espace pastoral » et dans le vocabulaire de tous : « La pasto ». Nous disposons de trois salles : une salle de rencontre d'environ une quarantaine d'étudiants, une salle plus « intime » où on peut se retrouver jusqu'à une quinzaine et une salle plus restreinte : orgue électronique, tam-tam, guitares… Nous assurons depuis 7 ans une permanence toute la journée du jeudi, de 9h à 18h.

Les emplois du temps organisés en journée continue ne facilitent pas une action suivie. Nous utilisons les pauses, le temps du repas, l'absence d'un professeur, ou un créneau de deux heures libres dans un emploi du temps. Et nous devons aussi tenir compte des stages que réalisent les CAP et les Bac pro. De plus il existe un internat dont les jeunes sont disponibles en fin de journée.

Un autre lieu existe : le foyer avec jeux, etc…

Comment rencontrer les jeunes tout d'abord ? Dans la journée, sont à leur disposition : café, brioche le matin et l'après-midi, gâteaux pour les anniversaires. C'est le seul moyen que nous ayons trouvé pour vivre un temps de rencontre avec eux. Il faut être disponible : un groupe d'une quinzaine va débouler avec des gars qui crèvent de faim ou bien trois filles qui vont utiliser un des canapés pour parler. Il faut savoir que les écouteurs et les portables sont utilisés en permanence.

De quoi parlent-ils ? De tout et de rien. Ça peut aller du dernier match de foot ou de rugby, de la dernière sortie en boîte, du « travail », des profs… Ça va de l'amusant au sérieux : un jeune de 16 ans, en stage commercial chez Damart et qui, revenant de stage, dit : « Je n'ai fait que vendre des culottes de grand-mère… ». Ou ce jeune : « Ça va ? - Non, hier j'étais chez le juge. - Qu'est-ce qui s'est passé ? - Rappel à l'ordre. J'avais fauché des fringues dans un magasin. Ma mère a tout rendu… Mais je me suis quand même tapé un rappel à l'ordre ». Ou bien une fille d'origine africaine : « J'ai mal au bras : je me suis fait mettre un patch anti conceptionnel. Et je ne veux pas le dire à ma mère… ». Mais on peut tout aussi bien parler de « muscu » pour les garçons que de maquillage pour les filles ou des dernières conquêtes des vacances…

Accueil et gratuité.

L'accueil se fait tous azimuts, sans distinction : les jeunes de tradition musulmane (ils sont nombreux dans ce lycée professionnel…) comme les autres, les jeunes originaires d'Afrique (on parle de 40 % de jeunes originaires de l'immigration…). C'est peut-être cela qui est la première caractéristique : un accueil pour tous et sans distinction. Et ça, ils le savent.

La deuxième chose que nous engageons, c'est la gratuité. Nous ne servons à rien. Nous n'avons pas de fonction d'enseignement ni de fonction technique dans l'établissement. Simplement nous sommes là, à leur écoute. Ecouter pour tenter de comprendre leurs cris qui expriment leur désir : certains professeurs disent qu'ils ne travaillent pas. Mais leur journée est aussi longue ou parfois plus longue que celle d'un adulte avec des temps de transport… D'autres enseignants disent qu'il y a de plus en plus de problèmes psy. Nous écoutons pour comprendre leur éclatement : soirées copieusement arrosées dans les boîtes autour et à Poitiers. Comme un trop plein qui explose. Leur souci : le fric. Tous disent en manquer. En tout cas, c'est une préoccupation pour eux. Et c'est vrai pour la plupart : leurs parents ne sont pas nécessairement des gens « de la haute ». Et l'argent est pour eux synonyme de cette autonomie à laquelle ils aspirent… Ecouter pour les reconnaître. Il y a beaucoup de blessures : familles éclatées, problèmes d'avenir et puis, pour certains, sentiment qu'ils ont été mis dans des filières qu'ils ne souhaitent pas. Il existe aussi des conflits familiaux dans les familles qui arrivent de l'étranger, les jeunes prenant le style d'ici et les parents réagissant. Il nous faut les reconnaître comme des personnes qui ont des choses à dire, à nous dire… qui grandissent. On voit la différence au bout d'un an, deux ans, non seulement par la taille, mais aussi par l'acquisition d'une maturité qui se construit progressivement. Dans notre société comptent le paraître, le fric, le sexe ? Et toi je te reconnais pour ce que tu es : quelqu'un qui, certes, a ses limites mais qui a ses richesses dans le chant, dans la danse, dans la rencontre avec l'autre, dans l'attente imprécise qui est la tienne et qui parfois vient au jour…

Quelle parole ?

Une gratuité totale : nous n'enseignons rien, puisque telle n'est pas leur attente : ni cours biblique, ni cours de catéchèse. Alors quoi ? Quelle parole ? Elle ne peut se dire que si elle vient d'eux : pour une rencontre de Noël, nous avions fait une enquête et certains ont accepté d'en rendre compte devant un amphi bondé (environ 300 jeunes) et cette rencontre s'est terminée par un dialogue entre Françoise et moi : « Et Dieu, tu dois savoir qui il est, toi qui es un spécialiste. - Non je ne le sais pas - Et toi connais-tu le ciel ? - Non, il est trop grand - Connais-tu le cœur de l'homme ? - Non, il est bien trop compliqué - Et toi, connais-tu Dieu ? - Non, je ne le sais pas, mais je le cherche et la seule chose que je peux dire c'est qu'un certain Jésus nous a appris que nous étions frères. C'est pour cela que nous allons fêter sa naissance. (C'était au moment de Noël.) »

Un témoignage se dit de temps en temps dans une conversation personnelle ou bien dans cette rencontre collective ou bien… parfois la lassitude : que faisons-nous ? On arrête tout. Et la réponse vient, surprenante, inattendue au bout de 6 ans de présence : « Dis-moi, comment on fait pour être baptisé ? » Et on repart… Pour de nouvelles recherches. Car ce qui a fonctionné telle année ne fonctionnera pas nécessairement l'an prochain. Ils nous obligent à inventer, à sortir de nos schémas (même catéchisés, il n'en reste apparemment pas grand-chose... La sécularisation fait son œuvre…). Et nous, nous poursuivons, cherchant du côté de la musique et de la danse : les chorales africaines seront peut-être un nouveau point… Une marche l'a été pour les profs et le personnel technique, car il faut penser aussi à eux : des profs qui marchent ensemble pour rien, sinon pour se reconnaître et même simplement se connaître. Sortir de cette indifférence que la vie impose par ses rythmes, ses obligations. Nous marchons avec les jeunes et nous tentons de les accompagner le temps qu'ils sont parmi nous avec cette autre surprise : quand ils partent, l'année suivante on les revoit revenir parmi les arrivants : c'est notre pub. Un lycée public est installé à 200 mètres : j'y connais un professeur qui est venu à l'espace pastoral et qui m'a dit : « Pourquoi tu ne viens pas le faire chez nous ? » Les uns et les autres démunis et

pourtant si riches. Ça me rappelle saint Paul : « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Cor 10).

PAROLES DE MISSION

Le magazine de la Mission de France,
Paroles de Mission se réinvente en
un bimestriel pour être un carrefour
d'échanges et de témoignages.

Paroles de Mission veut servir
la conversation universelle et s'ouvre au monde.

Découvrez un magazine, écho des murmures
d'un monde en mutation.

Découvrez le magazine, porteur des visages et des couleurs de la Mission de France.

- **22 € pour 5 numéros par an**
- **Abonnement solidaire 30 €**

Chèque à l'ordre de Mission de France
Mission de France BP 101
94171 La Perreux sur Marne cedex

www.missiondefrance.fr

Contact :
Matthieu Fontaine
Chargé de communication
Mission de France
BP 101
94171 Le Perreux-sur-Marne
Tel : 01 43 24 79 57

Impasses et nouvelles pistes pour l'initiation chrétienne des jeunes

Par Monique Bazin Bildstein

Monique est adjointe en Pastorale scolaire dans l'enseignement catholique à Antony (92). Elle est membre de la Communauté Mission de France et appartient à l'équipe « Dialogue-sciences-foi-éthique ».

Presque 10 ans après la publication du texte national pour l'Orientation de la Catéchèse en France, on peut constater des évolutions dans nos pratiques et l'extinction de certains malentendus, mais nous cherchons toujours des moyens pertinents pour l'annonce de l'Évangile auprès des jeunes.

Des rénovations successives.

Les pratiques expérimentées pour l'initiation chrétienne des enfants et des adolescents ont connu des rénovations successives au cours des 70 dernières années. L'objet le plus visible et le plus polémique est certainement le « manuel de catéchisme » : des éditions des Catéchismes diocésains à modèle unique des années 30, destinés à fournir une saine doctrine chrétienne

identique pour tous, qui ont pu réduire l'acte de foi au fait de tenir pour vraie une formule dogmatique et où toute la Révélation devait tenir en questions et réponses immuables. On est ensuite passé, après la libération opérée par le Concile Vatican II, à une prise en compte de la vie quotidienne et de l'expérience humaine jusqu'à « risquer de laisser de côté la question des connaissances qu'il appartient à l'Église de transmettre. Il s'agissait de faire vivre la foi, ce qui faisait passer au second plan le nécessaire apprentissage d'un contenu. »

Aujourd'hui, dans l'efflorescence des « modules » qui sont publiés par les diocèses ou par les éditeurs, on cherche à penser une exposition vivante de la foi de l'Église dans laquelle chacun va se glisser à sa manière, suivant les diverses « portes d'entrée » proposées. L'objet mis en vedette est un « carnet de bord» où chacun peut noter ses découvertes, ses points d'étape, les appuis qu'il a trouvés pour répondre aux questions qui le touchent. Il s'agit de s'enrichir des ressources fournies par l'expérience chrétienne, « dans les Écritures, dans le récit de témoins qui jalonnent la tradition vivante de l'Église, dans les actes liturgiques, dans la vie concrète de la communauté chrétienne, dans l'enseignement de l'Église. Le dialogue entre les « ainés dans la foi » et ceux qui demandent à être catéchisés est un élément essentiel de la catéchèse. « Il faut trouver un chemin possible pour grandir dans la foi et découvrir la richesse d'être chrétien » (Texte national pour l'Orientation de la Catéchèse en France, p 27).

Des impasses.

Il est difficile de ne pas tomber dans la caricature ou l'approximation quand on parle des impasses. Mais on ne peut s'empêcher d'évoquer la vie liturgique et ce que François Bousquet appelait « une fausse bonne idée »[1] qui a eu son heure de gloire : « Avant de sacramentaliser il faut évangéliser, avant d'évangéliser il faut humaniser ». Cette pratique, dont on comprend la bonne intention, a apporté son lot de préparations interminables au terme desquelles la célébration n'apparaît plus comme un temps

1. Évangéliser la culture, dans la catéchèse au service de la Nouvelle Évangélisation, Actes du colloque de l'ISPC, p. 109

fort, tremplin vers une plus grande vie en Dieu et en Église, mais comme une ligne d'arrivée, un point final, un peu comme les actions de carême qui épuisent toute énergie et ne laissent plus de ressources et d'imagination pour célébrer à fond le temps pascal... On s'est parfois trompé de cible.

Passé le temps de la messe obligatoire - un des commandements du catéchisme – vint la messe où il fallait que les jeunes se sentent bien et aient quelque chose à faire, où le schéma liturgique commun était enfoui sous les ajouts (comme l'autel sous les panneaux de cartons plus ou moins décoratifs). Les « pratiquants habituels » avaient tendance à fuir les lieux ou à manifester leur réprobation, et les jeunes, ne connaissant que les cérémonies où ils étaient conviés sous le nom de messe... *des jeunes, des familles, de l'aumônerie, du caté* - rayez la mention inutile - ne se retrouvaient pas trop dans la messe des gens ordinaires quand ils y participaient. Surtout que leur contact était plutôt fugace : quelques années de caté et des invitations peu nombreuses, à une époque où l'on avait comme une sorte de pudeur envers la messe, ce temps forcément perçu par ceux-là mêmes qui le mettaient en œuvre comme plutôt ennuyeux et incompréhensible. Sans compter la « messe des CE2 » qui durait plus d'une heure trente parce que le célébrant jugeait bon d'expliquer chacun de ses gestes... et tous les actes liturgiques où les enfants restaient « entre eux », par exemple, le sacrement de réconciliation, qui n'est que pour les enfants ! Mais nous savons tous combien ces pratiques sont d'un autre temps !...

Lorsqu'aujourd'hui on s'oriente vers une recherche de la simplicité et du Beau dans la liturgie, et qu'on invite à vivre le rassemblement communautaire et à se poser ensuite avec les jeunes des questions type : « Qu'avons-nous vu, qu'avons-nous vécu, et qu'est-ce que cela nous dit de Dieu ? », peut être faisons-nous un chemin vers cette attente si souvent exprimée aujourd'hui, de trouver quelque chose de bon pour soi, pour sa propre existence, qu'un explicatif n'a pas forcément précédé.

Prendre un temps qui a du sens

Précisément, dans le baptême des enfants ou

jeunes « en âge de scolarité », la liturgie peut se déployer et donner sens à toute la démarche car l'initiation y « devient une pratique : l'initiation passe par des gestes qu'on effectue, des actes qu'on pose, avec de l'eau, de l'huile, du pain, du vin, gestes et actes accompagnés des paroles fortes de la foi. »

Il y faudra habiter une durée, on va prendre du temps, mais un temps qui possède un sens : on a connu les étapes déployées sur 3 années pour des jeunes de primaire (de 8 à 11 ans, un tiers de sa vie, comment ne pas se perdre en route ?), on a connu le baptême préparé en moins d'une année scolaire (comment « laisser du temps et de l'espace à l'action de Dieu en quelqu'un » et laisser mûrir un désir entre les étapes ?). Notre horizon est bien celui de laisser le temps de la maturation, comme un chemin vers un ailleurs qui soit vie en Dieu et vie communautaire pour le jeune, avec d'autres étapes, avec la possibilité de rejoindre en même temps et ensuite d'autres groupes, d'autres jeunes, d'autres dynamiques.

Prendre au sérieux le rituel est une chance partagée par l'assemblée chrétienne et ceux qui demandent le baptême. « Chacune des étapes du processus catéchuménal contribue à ce processus de maturation en cours. Elles sont à chaque fois une épreuve de passage, une « épreuve de maturité » (...) La liturgie de l'initiation chrétienne introduit dans le mystère de la foi en respectant des seuils, pas à pas. » La démarche apparaît bien moins comme une « préparation », même si l'on conserve le terme, mais plutôt comme une entrée progressive qui façonne non seulement celui qui fait cette démarche, mais aussi ceux qui l'accompagnent, de près ou de loin.

Une des insistances du Texte national est de bien prendre le temps de déployer les gestes et paroles liturgiques et, dans le rituel des étapes, chacun occupe une place et a un rôle à jouer, sans en « rajouter ».

Accompagner le jeune

Les parents donnent leur accord au début de la démarche par leur présence et signeront le registre de baptême. Il n'est pas rare que la demande de baptême prenne place dans un contexte familial blessé, ce qui nécessite un accompagnement de tous.

Dans la suite du rituel, c'est au jeune de

faire la route, mais jamais seul. Lors de l'étape d'entrée en catéchuménat, la parole de celui qui demande à se rapprocher du Seigneur (« devenir son ami ») déclenche une succession d'événements qu'on a tout intérêt à ne pas négliger : la signation, celle du front ou de tout le corps comme autant de clés ; l'invitation à entendre la Parole et la remise des évangiles (on est équipé pour la route) sont suivies d'un triple engagement : celui du catéchumène qui se met à la suite du Christ et aussi celui des autres jeunes qui sont présents, et enfin celui de toute l'assemblée qui promet de se mettre plus encore dans la posture du disciple pour pouvoir accompagner ces jeunes. Nombreux sont les animateurs qui témoignent de leur émerveillement devant la détermination des jeunes : le rite nous rappelle que nous sommes touchés et transformés par ceux qui arrivent et peuvent nous bousculer.

Quand, au cours des scrutins, le jeune se retrouve face à la croix, non pas seul mais soutenu déjà et encore par celui qui le parraine, malgré le peu de paroles échangées, la force d'amour que Dieu donne est quasi palpable et l'assemblée retient son souffle.

On ne reviendra pas ici sur le rite du baptême au cours de la nuit pascale ; les réticences à célébrer avec des jeunes et des familles pas toujours concernées sont sans doute légitimes, mais il est intéressant d'écouter ceux dont des aînés ont été baptisés ainsi décrire combien « ça vaut la peine » à ceux qui s'inquiètent. Les étapes liturgiques « font de l'itinéraire catéchuménal un 'chemin d'expérience' »[2] et nous pouvons faire en sorte qu'elles produisent une impression durable.

Pour finir, tout reste à faire. On ne pourra pas rester figés sur les rythmes ou les formes qui ont été profitables dans le passé. Il nous faut explorer comme un nouveau continent la recherche de propositions ajustées pour les « digital natives » hyper connectés. Si le temps d'une vie ne suffit pas pour comprendre le mystère du don de Dieu, on ne pourra pas faire « commande en un seul clic » pour être initié. Et c'est

2. « La liturgie est un lieu vivant de l'initiation : dans le langage de la beauté, les attitudes, les déplacements, les gestes et les paroles qu'elle fait vivre, elle aide à découvrir comment chaque acte et parole du Christ ont été posés pour « notre salut ». C'est par ce chemin d'expérience que la liturgie nous insère dans le mystère pascal. » (Texte national, p. 43)

certainement une chance. Tout ce qui ne peut pas être compressé, être raccourci, tout ce qui appartient au corps et le touche est pour chacun une manière de garantir ses limites et de se sentir appelé à exister pleinement et tranquillement sous le regard de Dieu.

Une lecture utile, dont proviennent la plupart des citations.

« Des itinéraires de type catéchuménal vers les sacrements », Bayard 2007, 94 pages.

Parents, qu'avons-nous transmis ?

Par Nadine et Denis Roucou

Nadine a été assistante sociale en psychiatrie, Denis est magistrat, diacre de la MDF. Ils sont dans l'équipe « Bordeaux rouge ».

Vos enfants ne sont pas vos enfants.
Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à la Vie.
Ils viennent à travers vous mais non de vous...
Vous êtes les arcs desquels vos enfants sont propulsés, tels des flèches vivantes.

Khalil GIBRAN

Je transmets, tu transmets, nous transmettons... mais quoi au juste ?

Répondre à cette question pourrait paraître présomptueux de notre part, comme si nous avions prise sur ce que sont devenus nos enfants, comme si nous pouvions mesurer ce que

nous avons donné, proposé, imposé, offert à nos enfants tout au long de leur enfance et de leur jeunesse.

Comme dans la parabole du semeur, c'est un Autre qui va récolter dans un autre temps et cela ne nous appartient pas. Éduquer c'est faire grandir, permettre à nos enfants de devenir des adultes.

Alors ce texte ne peut être qu'une esquisse à travers ce que nous percevons de leur manière de vivre, de leurs choix professionnels, de leurs engagements, de leur façon de consommer et de ce qu'ils ont pu nous dire.

Mais soyons modestes et réalistes, l'éducation, l'apprentissage de la vie sont faits de multiples rencontres dans la famille, à l'école, dans les activités sportives, sociales, ecclésiales et dans les voyages… qu'ils ont pu vivre, et pas seulement de ce que nous pensons avoir apporté.

Se poser la question et tenter d'y répondre nous oblige à faire un grand saut en arrière et à reprendre notre déclaration d'intention lors de notre mariage il y a un peu plus de 32 ans déjà !

Nous avions écrit :

Dans notre vie, trois choses nous paraissent essentielles
** l'accueil*
** le respect de l'autre*
** prendre le temps pour faire le point...*
Nous souhaitons dans notre foyer privilégier l'accueil des enfants et avoir une porte ouverte à celui qui passe... nous voulons vivre des engagements et des solidarités par rapport aux choix que nous avons faits dans nos métiers, c'est-à-dire avoir le souci du plus petit, ainsi que dans notre vie sociale et religieuse…

Trois enfants sont nés de notre union, Matthieu, 30 ans, infirmier engagé dans des missions humanitaires avec la Croix-Rouge (Ebola…), Domitille 27 ans, éducatrice spécialisée qui rentre juste d'un volontariat de 19 mois au Tchad avec la DCC pour l'accueil d'enfants des rues à Balimba, Anaëlle 24 ans, termine un master *Gestion des risques dans les pays du sud* à Sciences-po et elle souhaite s'orienter profes-

sionnellement pour des structures plus humanitaires que financières.

Quand nous présentons notre famille à des collègues de travail, à des relations, souvent nous entendons cette remarque : « *Mais qu'est-ce que vous avez fait pour qu'ils fassent de tels choix ?* » Nous ne savons pas bien, mais peut-être qu'au travers de cette question, les personnes nous renvoient que nous avons dû transmettre quelque chose sans en avoir conscience, sans calcul, sans anticipation...

Anaëlle nous a dit avoir reçu la moitié des gènes de chacun de nous et elle a ajouté : *«Je pense qu'il y a énormément de valeurs et de traits de caractère que nous avons aujourd'hui grâce ou à cause de vous : le sourire, les blagues, la musique et l'envie d'aller à des concerts, au théâtre, de s'intéresser à la culture d'ici et d'ailleurs, l'anxiété, le fait d'être bavard, la rigueur, etc.»*

Nous ne sommes pas toujours conscients de ce que nous pouvons transmettre, une manière de parler, nos angoisses, nos rêves, nos peurs, notre espérance, nos joies... ma boulimie du chocolat, ma passion des cartes IGN, la randonnée, la lecture des journaux, le sens de la fête…

Domitille a pu nous dire : « *Je crois qu'il y a quelque chose d'important qui règne dans la famille et qui a forgé notre enfance, c'est en effet l'amour... cela contribue à donner de la confiance dans la Vie et à envisager que la Vie est avant tout quelque chose qui vaut la peine, qui est beau et qu'il faut expérimenter. Le goût de la vie, c'est pas mal ça comme transmission, non ? Parce qu'il y a l'amour, la confiance dans ce qui peut advenir et la sécurité, la sérénité de se sentir aimée.*»

Sans vouloir tout contrôler, nous avons essayé, comme tout parent, de leur donner notre amour, un chemin, une manière d'être en cohérence avec ce que nous croyons, le respect de l'autre et de la différence. Nous avons fait le choix qu'ils fréquentent l'école publique, lieu de mixité sociale et de rencontre d'enfants qui avaient d'autres croyances ou d'autres références, et qu'ils découvrent Jésus Christ par le KT, la paroisse, des rassemblements à Pontigny.

Par nos familles, où des proches ont vécu des événements heureux et d'autres moins heureux (maladie, précarité, séparations...), ils ont appris que la famille, la santé, sont des biens précieux que nous apprenons à « goûter » ensemble.

Par nos métiers respectifs, Nadine assistante sociale en psychiatrie et en addictologie, Denis magistrat [notamment juge des enfants, juge d'instruction, président de cour d'assises...], nos enfants ont été sensibilisés à des histoires de vies « cabossées ». Sans entrer dans le détail de ce que nous pouvions vivre au travail, ils ont pu percevoir que *la vie n'est pas un long fleuve tranquille,* que l'attention à l'autre différent est essentielle. Lorsque Nadine a travaillé à Rennes dans un service de long séjour, les enfants sont venus à une kermesse et ont pu découvrir le handicap physique et mental, et nous avons pu dire que l'autre différent dans sa tête et dans son corps mérite attention et bienveillance.

A la maison, le temps du repas a toujours occupé une place où nous cherchions à ce que chacun puisse échanger sur sa journée, ses rencontres, ses questions... et parfois ses silences ou ses énervements !

Depuis qu'ils sont petits, nous avons eu la chance de rencontrer des personnes d'origine étrangère par la famille, le travail, le voisinage, et des baby-sitters, Assia algérienne, Francine béninoise, Simon gabonais, Farag égyptien, Angèle sénégalaise, Francis et Marie Claire guinéens... qui ont contribué à une ouverture sur la différence, le partage, l'accueil de l'autre, la découverte de pays, de langues, de cultures, de modes de vie, de nourritures aux parfums et senteurs « inhabituels ». Nos enfants nous disent qu'ils sont heureux de cette découverte de la fraternité et de la solidarité.

Ensemble nous avons pu voyager et nous avons privilégié des pays où nous pouvions être accueillis dans des familles ou par des amis qui y vivaient depuis un certain temps, permettant de vraies rencontres, en particulier en Égypte, en Algérie et au Bénin.

Comme nous l'avons noté dans notre déclaration de mariage, vivre des engagements et des solidarités est essentiel pour nous ; c'est ce que

nous essayons de vivre au travers du CCFD et d'associations locales de solidarité. Les cartes éditées par le CCFD représentant autrement la géographie du monde, affichées à la maison, ont toujours questionné les enfants et permis un échange sur nos représentations.

Sans doute que ces expériences vécues ont contribué à leur désir de la rencontre de l'autre dans sa différence et d'apprendre à se décentrer par rapport à nos préoccupations franco-françaises.

Nous pouvons parfois être surpris par leur manière d'être, leur distance à ce qui pour nous est au cœur de notre vie, en particulier notre foi en Jésus Christ, même si nous ne savons pas quelle est la dimension spirituelle de leur vie. Ils ont des valeurs humaines proches de l'Évangile.

Il faut apprendre à se laisser surprendre et rester étonnés par leur choix : partir vivre une année en Allemagne juste après le bac plutôt que de faire une classe prépa comme nous l'aurions espéré, avoir 30 ans et vivre sans domicile stable depuis plus d'un an…

Maintenant qu'ils sont adultes, nous apprécions que la transmission se fasse dans les deux sens, nous recevons d'eux leur énergie, leurs joies, leurs peines, leur confiance... une BD ou un disque.

Nous ne saurons jamais ce que nous avons transmis, ce qui est conscient ou inconscient. La transmission, c'est quelque chose que nous ne pouvons ni mesurer ni étalonner ; simplement, avec nos limites et nos manques, nous avons cherché à donner une cohérence entre nos choix et nos manières d'être et de vivre. Aujourd'hui et demain, nous avons à accepter avec bienveillance et respect leurs choix de vie.

Ecce Homo

Présentation d'un texte de Michel Serres

Par Alain Le Négrate

Dans l'Ancien Régime, la troisième classe était le Tiers-État ; au regard de la croissance économique, la zone en retard sur les pays dits développés se nomme le Tiers-Monde. Dans le savoir et l'instruction, l'être humain qui n'a pris part ni aux sciences exactes ni à ce qu'on nomme la culture occupe une troisième place. Michel Serres engendre cet être nouveau qui n'était rien et le nomme le tiers-instruit. Il le fait graviter, comme la Terre, sur une orbite non pas circulaire mais elliptique, c'est-à-dire à deux foyers[1]. « Premier foyer : la raison scientifique universelle et claire, soleil étincelant ; deuxième foyer, brûlant : tout individu incarné singulier souffrant et mourant de la rigueur des hommes, ecce homo. »[2] L'ouvrage *Le Tiers-Instruit* questionne l'instruction trop « circulaire » dans l'école qui oublie le problème du mal et de la souffrance. Michel Serres rejoint pour une part la réflexion amorcée vingt ans plus tôt par Ivan Illich dans *Une société sans école*[3]. Il annonce peut-être le procès ouvert vingt ans plus tard par

1. J. Kepler (Allemand) reprend l'hypothèse héliocentrique de Copernic (Polonais) et publie en 1609 les lois qui établissent l'orbite elliptique des planètes, en reprenant les observations de Tycho Brahe (Tchèque).

2. M. Serres *Le tiers-instruit* François Bourin, 1991 p. 116

3. I. Illich *Une société sans école* Seuil 1971

le pape François, celui du « système global » que l'encyclique *Laudato Si* décrit en termes de paradigme technocratique dont il est si difficile de s'extraire que, pour cela, il faudrait « changer l'humanité »[4].

La raison occidentale ne rencontre la mort ni à Hiroshima ni à l'occasion des risques techniques majeurs d'aujourd'hui, mais la trouve dès le paradis terrestre ; l'arbre de la connaissance ou de la science induit nos premiers parents à un péché originel devenu transhistorique, dès l'aube sémitique de notre histoire, qui, sous des cieux conjoints, naît des pyramides d'Egypte, tombeaux, de la guerre de Troie, carnage, ou des tragédies grecques, violence, expulsion. Au rebours des Hindous et bientôt des Arabes, de tous nos voisins, proches ou lointains, qui le posent aussi mais lui donnent une tout autre solution, l'Occident commence en même temps que le problème du mal et engage contre lui un dialogue ou un combat consubstantiels, de sorte que le tragique fonde son histoire, sa raison et l'histoire de sa raison.

Celle-ci n'acclimate point le mal, mais l'exclut. La science occidentale naît de cette exclusion. Elle émerge du tragique. Ses catégories fondamentales en proviennent : pureté, abstraction, rigueur, tiers exclu... Répétitive, son histoire raconte des procès d'exclusion et ses débats mal définis avec la religion et le droit, qui se débattent tous deux avec le problème du mal.

4. Encyclique *Laudato Si* du 24 mai 2015, n. 108 et dans le chapitre 6 : *Education et spiritualité écologiques*, les nn. 202 à 227.

Elle se règle sur un soleil clair qui se purge de toute ombre, mais, du coup, se règle aussi selon le second soleil noir. Oui, la raison accède à l'universel, mais, face à elle, il existe un universel culturel induit par le problème du mal. Nous sommes tiers-instruits de fondation.

Mieux ou pis, dans cette question, la science occupe vite la place de Dieu ou s'y substitue. Nous accusions jadis le second, tout-puissant et omniscient, de produire la souffrance et le malheur. La Théodicée de Leibniz le fit même comparaître au procès fondamental du destin humain. Or nous ne savons et ne sommes efficaces que par notre science, désormais. En elle et par elle, donc, l'universel non circulaire de l'action et de la pensée retrouve, aujourd'hui comme à l'origine, le scandale du mal.

Et, là, trouve la culture, avant tout jugement. Rien, dans la science, n'aide, en effet, à supporter la finitude, ni à penser la mort des enfants, l'injustice qui frappe les innocents, le triomphe permanent des hommes de violence, les bonheurs fugitifs de l'amour ni l'étrangeté de la souffrance... alors qu'y concouraient les cultures dont l'enracinement local faisait entrer, aisément ou malaisément, la sagesse dans la chair singulière. [...]

Nous connaissons par le pathétique et la raison, inséparables, tous deux universels, l'une au foyer de la science et l'autre à celui des cultures ; nous pensons parce que je souffre et que cela est.
Alors le comble de l'universel atteint au singulier, ici ou là, tel héros ou cet exemple ; celui de l'abstraction se lit et se vit dans le paysage, celui du savoir gît dans le concret ; dans le récit, le comble de la critique ou de la théorie ; celui du monothéisme, dans le régime de l'esprit et la vie de

l'incarné ; le comble de la science dans la connaissance de la faiblesse et de la fragilité. [...]

Le tiers-instruit doit son élevage, son instruction et son éducation, en tout, son engendrement, à la raison, soleil brillant qui commande aux savoirs scientifiques ainsi qu'à la deuxième raison, la même certes, mais brillante au second foyer, qui ne vient pas seulement de ce que nous pensons, mais de ce que nous souffrons. Cette raison-là ne s'apprend pas sans les cultures, les mythes, les arts, les religions, les contes et les contrats. [...]

Il n'existe qu'une authentique raison. Elle éclaire et mobilise sous deux formes : sans la première, claire, la seconde serait irrationnelle, mais sans la seconde, chaude, la première serait déraisonnable.

A égale distance des deux, le tiers-instruit est engendré par la science et la pitié.

Michel Serres
Le Tiers-Instruit Édition François Bourin, 1991 pp. 113 à 117

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économe
de la Communauté Mission de France,
Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

.....

Code postal ..... Ville .....

Abonnement* ❑ **Réabonnement*** ❑

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

- **Lettre aux Communautés** **ordinaire** ❑ **37** €
  de soutien ❑ **40** €
- **Offre** pour les moins de **35 ans non abonnés** ❑ **20** €

Je fais un don de : ..... €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : ..... €

Offrez un abonnement
à la Lettre aux Communautés
à un ami, un parent, un proche...

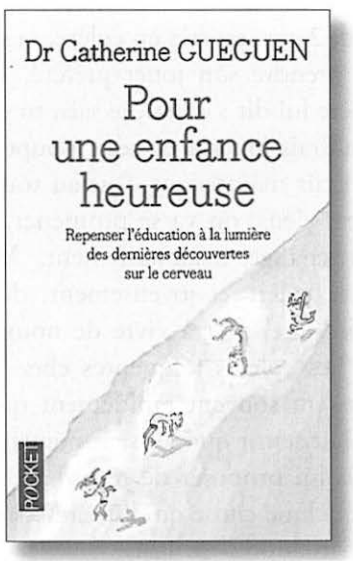
NOM .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
.....
.....

NOM .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
.....
.....

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France avec un supplément trimestriel destiné aux Amis de la Communauté Mission de France.

Pour une enfance heureuse

Présenté par Marie-Odile Pontier



Pour une enfance heureuse. Repenser l'éducation à la lumière des dernières découvertes sur le cerveau.
Par Catherine Gueguen, Editions Robert Laffont, 2014.

Pourquoi appelle-t-on agression le fait de frapper un adulte, cruauté le fait de frapper un animal, mais éducation le fait de frapper un enfant ?

Pédiatre à l'institut hospitalier franco-britannique de Levallois-Perret, Catherine Gueguen vient interroger par ce livre notre rapport à l'éducation des enfants et des jeunes. Suite aux nombreuses découvertes faites ces dix dernières années en neurosciences, nous apprenons que tout ce que vit l'enfant au niveau de ses rencontres, de ses relations sociales et affectives a une influence directe sur les différentes parties de son cerveau, à des niveaux moléculaires, neuronaux et génétiques. L'enfant a en effet la particularité d'avoir un cerveau fragile,

vulnérable et très malléable, d'autant plus qu'il est tout petit, et sa maturité se fait progressivement jusqu'à la fin de l'adolescence. Ce que les études montrent, c'est l'impact positif des relations de bienveillance et de compréhension. Quand les adultes autour de l'enfant sont bienveillants, « soutenants », empathiques, cela permet à son cerveau de se développer au mieux, aussi bien au niveau cognitif (apprentissage, mémoire, pensée) qu'au niveau affectif (facultés émotionnelles et capacités relationnelles). Par contre quand les adultes ne sont pas dans la bienveillance mais dans les reproches, les menaces et les punitions, ce qui est très fréquent, cela empêche et altère le développement du cerveau. Il apparaît que les humiliations, qu'elles soient verbales ou physiques, entraînent des troubles du comportement et font émerger de l'agressivité, de l'anxiété et de la dépression, ainsi que des troubles dans l'apprentissage. Or c'est très facile d'humilier un enfant. Il suffit de lui dire : « Tu es insupportable, je ne veux plus te voir, tu fais n'importe quoi, tu es un incapable, tu n'arriveras jamais à rien, etc ». Ces paroles empêchent le cerveau de développer toutes ses potentialités. Par contre, la bienveillance et la compréhension alliées à une fermeté d'intention, aident l'enfant à se sentir compris et soutenu :

« Mourad, 2 ans, est très en colère, sa sœur vient de lui prendre son jouet préféré. Mais quand son père lui dit : « Oui, je sais, tu es en colère, tu voudrais jouer avec cette poupée. Je comprends, mais maintenant c'est au tour de ta sœur. Allez, viens, on va se promener… », son humeur change instantanément. Mourad sort de sa colère et joyeusement, donne la main à son père, prêt à vivre de nouvelles aventures… Les colères fréquentes chez l'enfant petit passent souvent rapidement quand on lui dit et fait sentir que ses sentiments sont compris. Puis lui proposer de regarder ou de participer à quelque chose qui l'intéresse l'aide à sortir de la situation. » p. 124.

Ainsi, plus l'enfant vit des expériences d'empathie, plus il devient sociable et moins il développe des comportements agressifs et antisociaux. Cette constatation nous fait aussi

prendre conscience que dans nos relations humaines, l'empathie est rare, car elle est différente de la sympathie. En voici un exemple :

« Emma, 4 ans, doit aller à la piscine. Cette perspective la panique mais elle n'en parle pas à ses parents. Ses parents n'éprouvent pas d'empathie pour elle, donc ils n'imaginent pas, ne ressentent pas son angoisse. Ils sont persuadés qu'elle est ravie d'aller à la piscine. Par contre ils ont de la sympathie pour elle, ils veulent avant tout son bien-être et pensent que la piscine va lui faire le plus grand bien sans tenir compte de ce qu'elle ressent. Résultat, Emma, une fois dans l'eau, pleure, s'énerve. Elle est très en colère contre ses parents. Elle ne se sent plus en confiance avec eux, ils l'obligent à faire des expériences qui la paniquent. Le lien avec eux se distend. » p. 36.

Ce livre m'apparaît comme très intéressant car, pour qui cherche à aimer en vérité, il vient nous stimuler pour apprendre à nous connaître davantage, à oser accueillir et accepter nos émotions et nos sentiments, nos qualités et nos limites[1]. C'est en allant vers davantage d'empathie envers nous-mêmes que nous sommes capables d'accueillir et de comprendre davantage autrui et d'entrer dans un dialogue vrai, sans juger ni culpabiliser l'autre.

Plusieurs chapitres sont consacrés aux expériences scientifique faites sur les différentes parties du cerveau avec des termes anatomiques et biologiques précis pour ceux qui s'intéressent de manière spécifique aux neurosciences. Une bibliographie scientifique de niveau international y est présente, ainsi que des propositions de livres sur l'éducation bienveillante.

L'enjeu de ce livre est donc d'apporter des connaissances, de nourrir la réflexion et d'ouvrir le champ des propositions pour que la relation enfant-adulte (parent, famille, puéricultrice, animateur, enseignant, etc) s'améliore et ainsi, abandonner peu à peu la violence éducative ordinaire, ce qui transformerait la société toute entière.

1. Le dessin animé VICE-VERSA de Disney-Pixar sorti en juin 2015 invite justement à faire connaissance avec nos émotions.